BnF Gallica

Nouveau Mercure galant

(1714)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Nouveau Mercure galant (1714). 1714/05.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

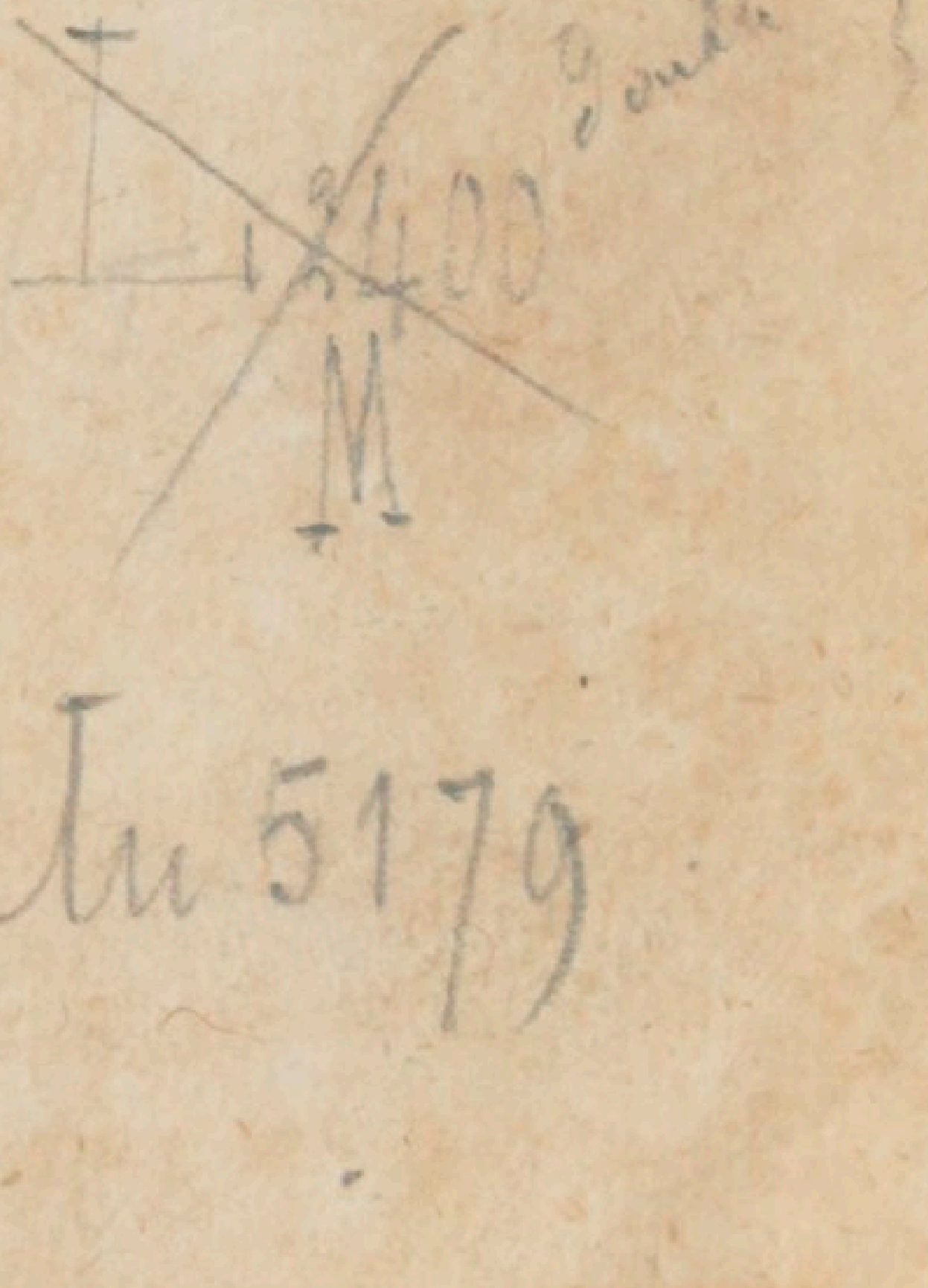
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Uu

(mg. Catal. Del Lur.)

(538)



Un 5179

5 E 23. P.

NOUVEAU MERCURE GALANT.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

A PARIS,

M. DCCXIV.

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

Par le Sieur L. F.

Mois
de May.
1714.

Le prix est 30. sols relié en veau, & 25. sols, broché.

A PARIS,
Chez DANIEL JOLLET, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel du côté du Palais.

PIERRE RIBOU, à l'Image S. Louis, sur le Quay des Augustins.

GILLES LAMESLE, à l'entrée de la ruë du Foin, du côté de la ruë Saint Jacques.

Avec Aprobation, & Privilege du Roi.

NOUVEAU MERCURE

JE ne prétens pas m'ériger en autheur pour m'estre rendu garant de l'exactitude & de l'arrangement des faits, qui doivent remplir le Mercure Galant, je connois trop les diffi-

cultez qui ſe trouvent à ſouſtenir le titre de bon autheur, d'ailleurs comme j'ay tousjours eſté plus voyageur qu'écrivain, je promets de bonnes relations, & pour ainſi-dire, l'Hiſtoire préſente, tant galante que politique de toutes les Cours de l'Europe, & meſme des autres parties du monde où je me ſuis fait des correſpondances.

Je me flatte que mon

attachement, & mon attention, me mettront à l'abri des reproches qu'on a pû faire à mon Associé, l'aveu qu'il a fait luy mesme de sa négligence m'authorise à l'en accuser ; & quand n'y luy n'y moy n'en aurions parlé, sa réputation est assez bien establie pourmettre à l'abry son esprit & son gouſt. La décadence du Mercure, n'a fait tort qu'au Mer-

cure ſeul, parce qu'il s'eſt moins débité. Le Mercure n'eſt plus bon, a dit le Public, mais ſi l'Autheur y travailloit, il le rendroit meilleur.

A mon égard, ſi je puis parvenir à faire dire dans quelque mois, ces Mercures cy valent mieux que les précedents; je promets qu'on dira dans la ſuite ces derniers-cy ſont encore meilleurs que les autres; en un mot, je

vais ſonger uniquement à contenter, ceux qui ſe contentent quelquefois ; car ceux qui ne ſont jamais contents me permettront de ne point travailler à leur intention.

Si les Sçavans d'aujourd'huy & ceux qui ont ſecouru juſqu'à préſent les Journaux & les Mercures, veulent redoubler leurs ſecours, je redoubleray mon attention à

8 MERCURE

ne point défigurer les bonnes pieces par des fautes d'impreſſion & de copiſte, je recevray les mediocres quand la place ſera vuide, mais deuſſay-je donner la moitié du Mercure en blanc, je ne metray rien de mauvais,

Voilà ma Preface.

J'oublios pourtant à parler un peu de moy, cet oubly n'eſt pas ordinaire, je diray ſeulement que je ſuis plus connu à

Madrid, à Rome, dans le Nord, & dans les Indes qu'à Paris, & tant mieux pour le Public; au reſte j'ay de l'étude, de l'experience, de la jeuneſſe, de la liberté & du loiſir, j'aime beaucoup le public, j'aime un peu ma reputation, je ſuis docile aux conſeils de mes amis, & meſme de ceux qui ne le ſont pas, *Voilà mon Portrait.*

Je ne change rien à

l'ordre ordinaire du Mercure, qui doit n'en point avoir d'autre à mon avis, qu'une varieté ſans ſuite, mais pourtant liée en quelque façon par des eſpeces de préludes negligez ſur chaques matieres, comme ſont à peu prés dans un Opera les ritournelles, qui vous mettent au ton des pieces qu'on va entendre.

Commençons par une Hiſtoriette, ou plutoſt

relation, car les faits & les perſonnes ſont connus, c'eſt à-dire autant que le permet le ſcrupule que j'auray tousjours, de ne jamais compromettre ceux dont je parleray dans le Mercure.

HISTOIRE nouvelle.

LA peſte qui exerce ſouvent de furieux ravages dans les Païs du Nord, avoit déja détruit prés d'un tiers de la belle Ville de Varſovie, ceux de ſes habitans qui avoient quelque azile dans les campagnes, l'abandonnoient tous les jours ; pluſieurs alloient à cent

lieuës & plus loin encore, chercher à ſe preſerver des perils de la contagion, lorſque la Palatine de... arriva à Dantzic avec pluſieurs Dames de conſideration qui n'avoient pas voulu quitter Varſovie ſans elle.

Le Marquis de Canop qui eſt un des plus dignes & des plus honneſtes hõmes qu'on puiſſe voir, & qui joüoit un tres-grand rôle en Pologne,

estoit alors à Dantzic, où il receut la Palatine avec tous les honneurs & toutes les festes qu'on puisse faire à une des plus charmantes & des plus grandes Princesses du monde.

Des interests d'amour, autant que la crainte de la maladie, avoient déterminé plusieurs Seigneurs Polonois à suivre la Palatine & les Dames qui l'accompagnoient :

ces Illustres captifs qui n'avoient point abandonné le Char de leur Maitresse pendant leur route, regarderent leur retraite à Dantzic, comme l'azile du mõde le plus favorable à leurs soupirs. Mais parmi tant de jeunes beautez qui briguoient peut-estre encore plus d'hommages qu'elles n'en recevoient, rien n'estoit plus admirable, que le droit, qu'une Dame autant res-

pectable par la majesté de ſes traits, que par le nombre de ſes années, ſembloit avoir ſur les cœurs de tous ceux qui l'approchoient.

Il n'eſt pas eſtonnant qu'à un certain âge, on plaiſe à quelqu'un, mais quelque beau retour qu'on puiſſe avoir, il eſt rare que dans un âge avancé, on plaiſe à tout le monde.

La Dame dont je parle,

&

& qui avoit cet avantage, ſe nommoit alors Madame Belzeſca, elle avoit eü déja trois maris, & au moins mille Amants, elle s'eſtoit tousjours conduite avec tant de diſcretion & d'innocence, que les plus hardis & les plus emportés de ſes adorateurs n'avoient jamais oſé donner la moindre atteinte à ſa réputation : enfin à quinze ans elle avoit ſçu ſe faire reſpecter comme

à ſoixante, & à ſoixante paſſées ſe faire aimer & ſervir comme à quinze.

Une femme de ſa Province, de ſon âge, & qui depuis ſon premier mariage l'a ſervie juſqu'à préſent, m'a conté dix fois ſon hiſtoire, comme je vais la raconter.

Voicy à peu prés ce que j'ay retenu de ſes avantures.

Madame Belzeſca eſt originaire d'un Village de

Tourainne, ſon Pere qui eſtoit frere du Lieutenant General d'une des premieres Villes de cette Province, y poſſedoit des biens aſſez conſiderables. Elle reſta ſeule de 9. enfants qu'eut ſa Mere, qui ne l'aima jamais. Sa tendreſſe pour un fils qu'elle avoit, lorſqu'elle vint au monde; en fit à ſon égard une maraſtre ſi cruelle, que l'oin d'accorder la moindre indulgence aux ſenti-

ments de la nature, quelques efforts que fit son mary pour la rendre plus humaine, elle ne voulut jamais consentir à la voir. Cette aversion s'estoit fortifiée dans son cœur, sur la prédiction d'un Berger qui luy dit un jour, desesperé des mauvais traittements dont elle l'accabloit, qu'elle portoit en son sein un enfant qui le vangeroit des maux qu'elle luy faisoit. Cette

malheureuſe Prophetie s'imprima ſi avant dans ſon ame, que l'exceſſive haine qu'elle conceut pour le fruit de cette couche, fut l'unique cauſe de la maladie dont elle mourut. L'enfant qui en vint, fut nommé Georgette Pelagie le ſecond jour de ſa naiſſance, & le troiſiéme emmenée dans le fond d'un Village, où la ſecrette pieté de ſon Pere, & la charité de ſa

MERCURE tendre nourrice l'elevé-
rent juſqu'à la mort de ſa mere, qui, eut à peine les yeux fermés, qu'on ramena ſa fille dans les lieux où elle avoit receu le jour.

Pelagie avoit alors prés de douze ans, & déja elle eſtoit l'objet de la tendreſſe de tous les habitans, & de tous les voiſins du Hameau dont les ſoins avoient contribué à la mettre à couvert des rigueurs d'une mere inhu-

maine. Ses charmes naiſſans, avec mille graces naturelles, ſa taille & ſes traits qui commençoient à ſe former, promettoient tant de merveilles aux yeux de ceux qui la voyoient, que tous les lieux d'alentour s'entretenoient déja du bruit de ſa beauté. Un eſprit tranquille, un temperament toûjours égal, une grande attention ſur ſes diſcours, & une douceur parfaite

avoient presque réparé en elle le déffaut de l'éducation, lorsque son Pere résolut de la conduire à Tours. Quoyque l'air d'une Ville de Province, & celuy de la campagne se ressemblent assés, elle ne laissa pas de trouver là d'honnestes gens qui regarderent les soins de l'instruire comme les plus raisonnables soins du monde. Mais il estoit temps que le Dieu qui

fait

fait aimer commençaſt à ſe meſler de ſes affaires, & que ſon jeune cœur apprit à ſe ſauver des pieges & des perils de l'amour. La tendreſſe que ſes charmes inſpiroient échauffoit tous les cœurs, à meſure que l'art poliſſoit ſon eſprit, & ſon eſprit regloit ſes ſentimens, à meſure que la flatterie eſſayoit de corrompre ſes mœurs. Mais c'eſt en vain que nous

prétendons nous arranger ſur les deſſeins de noſtre vie, toutes nos précautions ſont inutiles contre les arreſts du deſtin.

Le Ciel reſervoit de trop beaux jours à l'heureuſe Pelagie ſous les loix de l'amour, pour lui faire apprehender davantage les écuëils de ſon empire. Cependant ce fut une des plus amoureuſes & des plus funeſtes avantures du monde qui dé-

termina ſon cœur à la tendreſſe.

Un jour ſe promenant avec une de ſes amies ſur le bord de la Loire, au pied de la celebre Abbaye de Marmoutier, elle apperceut au milieu de l'eau un petit batteau découvert, dans lequel étoient deux femmes, un Abbé, & le marinier qui les conduiſoit à Tours: mais ſoit que ce bateau ne valuſt rien ou que quelque malheureuſe pierre en euſt écarté les planches, en un moment tout ce miſerable é-

quipage fut enſeveli ſous les eaux. De l'autre coſté de la riviere deux cavaliers bien montez ſe jetterent à l'inſtant à la nage pour ſecourir ces infortunez ; mais leur diligence ne leur ſervit au peril de leur vie, qu'au ſalut d'une de ces deux femmes, que le moins troublé de ces cavaliers avoit heureuſement attrapée par les cheveux, & qu'il conduiſit aux pieds de la tendre Pelagie, qui fut ſi effrayée de cet affreux ſpectacle, qu'elle eut preſque autant beſoin

de ſecours, que celle qui venoit d'eſtre ſauvée de cet évident naufrage, où l'autre femme & l'Abbé s'eſtoient desja noyez.

Le cavalier qui avoit eſté le moins utile au ſalut de la perſonne que ſon ami venoit d'arracher des bras de la mort, eſtoit cependant l'amant aimé de la Dame délivrée; mais ſon amour, ſon trouble & ſon deſeſpoir avoient tellement boulverſé ſon imagination, que bien loin de ſecourir les autres, il ne s'en

fallut preſque rien qu'il ne periſt luy-meſme : enfin ſon cheval impetueux le remit malgré luy au bord d'où il s'eſtoit précipité ; auſſi-toſt il courut à toute bride, il traverſa la ville, & paſſa les ponts pour ſe rendre ſur le rivage, où ſa maiſtreſſe recevoit toute ſorte de nouveaux ſoulagements de Pelagie, de ſa compagne, & de ſon ami.

L'intrepidité du liberateur, ſa prudence, ſes ſoins & ſa bonne mine paſſerent ſur le champ pour des mer-

veilles aux yeux de Pelagie. De l'admiration d'une certaine eſpece, il n'y a ordinairement, ſans qu'on s'en apperçoive, qu'un pas à faire à l'amour, & l'amour nous mene ſi loin naturellement qu'il arrache bientoſt tous les conſentements de noſtre volonté. En vain l'on ſe flatte d'avoir le tems de reflechir, en vain l'on veut eſſayer de ſoumettre le cœur à la raiſon, l'eſprit dans ces occaſions eſt tousjours ſeduit par le cœur, on regarde d'abord l'objet avec

complaiſance. les préjugez viennent auſſi toſt nous étourdir, & nous n'eſperons ſouvent nous mieux deffendre, que lorſque noſtre inclination nous determine à luy tout ceder.

La tendre Pelagie eſtonnée de ce qu'elle vient de voir, n'ouvre ſes yeux embaraſſés, que pour jetter des regards languiſſans vers la petite maiſon, où quelques Payſans aidés de nos deux Cavaliers emportent la Dame qui vient d'eſtre delivrée de la fureur

des flots. Elle n'enviſage plus l'horreur du peril qu'elle lui a vû courir, comme un ſpectacle ſi digne de compaſſion, peu s'en faut meſme qu'elle n'envie ſon infortune. Quoique ſes inquietudes épouvantent ſon cœur, ſes intereſts ſe multiplient, à meſure que cette troupe s'éloigne d'elle. Elle croit desja avoir démeſlé que ſon Cavalier ne ſoupire point pour la Dame, ni la Dame pour lui; neanmoins ſon eſprit s'en fait

une Rivale, elle aprehende qu'un ſi grand ſervice n'ait quelqu'autre motif que la pure generoſité, ou pluſtoſt elle tremble qu'un amour extreſme ne ſoit la récompenſe d'un ſi grand ſervice. Cependant elle retourne à la Ville, elle ſe met au lit, où elle ſe tourmente, s'examine & s'afflige, à force de raiſonner ſur cette avanture, dont chacun parle à ſa mode, elle la raconte auſſi à tous ceux qui veulent l'entendre, mais elle s'embaraſſe

tellement dans ſon récit, qu'il n'y a que l'indulgence qu'on a pour ſon innocence & ſa jeuneſſe, qui déguiſe les circonſtances qu'elle veut qu'on ignore.

Le Chevalier de Verſan de ſon coſté, (C'eſt le nom du Cavalier en qui elle s'intereſſe,) le Chevalier de Verſan dis-je, n'eſt pas plus tranquille. La belle Pelagie eſt tousjours preſente à ſes yeux, enchanté de ſes attraits, il va, court, & revient, par tout ſa bouche ne s'ouvre, que

pour vanter les appas de Pelagie. Le bruit que cet Amant impetueux fait de ſon amour, frappe auſſitoſt ſes oreilles, elle s'applaudit de ſa conqueſte, elle reçoit ſes viſites, écoute ſes ſoupirs, répond à ſes propoſitions, enfin elle conſent, avec ſon Pere, que le flambeau de l'hymen éclaire le triomphe de ſon Amant. Cette nouvelle allarme, & deſeſpere en vain tous ſes Rivaux. Il eſt heureux déja. La fortune elle-meſme pour le com-

bler de graces vient attacher de nouveaux préſens aux faveurs de l'amour. La mort de ſon frere le fait heritier de vingt mille livres de rente. Le Chevalier devient Marquis : nouvel & précieux ornement aux douceurs d'un tendre mariage. Mais tout s'uſe dans la vie, l'homme ſe demaſque, la tendreſſe reciproque s'épuiſe imperceptiblement, on languit, on ſe quitte, peut-eſtre meſme on ſe hait, heureux encore ſi l'on ne ſouf-

fre pas infiniment des caprices de la déſunion. Mais la mort & l'amour ſe rangent du parti de Madame la Marquiſe de... que, pour raiſon diſcrette, je nommerai Pelagie, juſqu'à ce qu'elle ſoit Madame Belzeſca.

Ainſi l'heureuſe Pelagie aprés avoir gouſté pendant cinq ans toutes les douceurs de l'hymen, ne ceſſe d'aimer ſon mary (inconſtant huit jours avant elle) que ſix ſemaines avant ſa mort.

Un fils unique, seul & cher gage de leur union, la rend à vingt ans heritiere & dépositaire des biens du défunt. Elle arrange exactement toutes ses affaires, elle abandonne tranquillement la province, & se rend à Paris avec son fils.

De quel pays, Madame, luy dit-on, dés qu'on la voit, nous apportez-vous tant de beauté? dans quelle obscure contrée avez-vous eu le courage d'ensevelir jusqu'a present tant de charmes? que vous estes injuste d'a-

voir ſi long-temps honoré de voſtre preſence des lieux preſque inconnus, vous qui eſtes encore trop belle pour Paris. Cependant c'eſt le ſeul endroit du monde qui puiſſe prétendre à la gloire de vous regarder comme la Reine de ſes citoyennes.

Les ſpectacles, les aſſemblées, les promenades, tout retentit enfin des merveilles de la belle veuve.

Le Roy Caſimir eſtoit alors en France, pluſieurs grands ſeigneurs avoient ſuivi ce Prince juſqu'à la porte

porte de ſa retraite.

Il n'y avoit point d'eſtranger à Paris qui ne fuſt curieux d'apprendre noſtre langue qui commençoit à ſe répandre dans toutes les cours de l'Europe, & il n'y en avoit aucun qui ne ſceuſt parfaitement que la connoiſſance & le commerce des Dames font l'art, le merite, & le profit de cette eſtude.

Un charmant voiſinage eſt ſouvent le premier prétexte des liaiſons que l'on forme.

Pelagie avoit ſa maiſon dans le fauxbourg S. Germain : ce quartier eſt l'azile le plus ordinaire de tous les eſtrangers, que leurs affaires ou leur curioſité attirent à Paris.

La Veuve dont il eſt queſtion eſtoit ſi belle, que ſa Maiſon eſtoit tous les jours remplie des plus honneſtes gens de la Ville, & environnée de ceux qui n'avoient chez elle, ni droit, ni prétexte de viſite. Enfin on croyoit en la voyant, que, Maiſtreſſe

abſoluë des mouvements de ſon ame, elle regnoit ſouverainement ſur l'amour, comme l'amour qu'elle donnoit regnoit ſur tous les cœurs ; mais on ſe trompoit, & peut-eſtre ſe trompoit-elle elle-meſme. Pelagie eſtoit une trop belle conqueſte, pour n'eſtre pas bien toſt encore la victime de l'amour.

La magnificence du plus grand Roy du monde raviſſoit alors les yeux des mortels, par l'éclat & la pompe des ſpectacles &

des feſtes, dont rien n'avoit jamais égalé la richeſſe & la majeſté ; l'on accouroit de toutes parts, pour eſtre témoins de l'excellence de ſes plaiſirs, & chaque jour ſes peuples eſtoient obligez d'admirer dans le délaſſement de ſes travaux, les merveilles de ſa grandeur.

Le dernier jour enfin des trois deſtinés pour cette ſuperbe feſte de Verſailles, dont la poſterité parlera comme d'une feſte inimitable, ce jour où l'Amour

vuida tant de fois son Carquois, ce jour où l'Amour se plut à joüer tant de tours malins à mille beautés que la splendeur de ce Spectacle avoit attiré dans ces lieux, fut enfin le jour qui avança le dénoüement du second hymen de Pelagie.

Un des seigneurs que le Roy Casimir avoit amenéz avec luy, avoit malheureusement veu cette belle veuve, un mois avant de se déterminer à imiter le zele & la pieté de son maistre, elle

avoit paru à ſes yeux ornée de tant d'agrements, ou plutoſt ſi parfaite, que la veuë de ſes charmes luy fit d'abord faire le vœu de n'en plusfaire que pour elle; mais c'eſt un conte de prétendre qu'il ſuffiſe d'aimer pour eſtre aimé; rien n'eſt plus faux que cette maxime, & je ſouſtiens qu'on eſt ſouvent traité fort mal en amour, à moins qu'une heureuſe influence n'eſtabliſſe des diſpoſitions reciproques.

C'eſt en vain que l'amou-

reux Polonois brusle pour Pelagie, son estoille n'est point dans ses interests, elle regarde cette flame aussi indifféremment, qu'un feu que d'autres auroient allumé, & quoy qu'elle voye tous les jours ce nouvel esclave l'étourdir du récit de sa tendresse, son cœur se fait si peu d'honneur de cette conqueste, qu'il semble qu'elle ignore qu'il y ait des Polonois au monde.

Mais l'esprit de l'homme prend quelquefois des sen-

timents ſi audacieux quand il aime, que la violence de ſa paſſion & le deſeſpoir de n'eſtre point écouté, le portent ſouvent juſqu'à l'inſolence. D'autresfois nos titres & noſtre rang nous aveuglent, & nous nous perſuadons qu'on eſt obligé de faire, du moins en faveur de noſtre nom, ce que nous ne meritons pas qu'on faſſe pour l'amour de nous.

Le Polonois jure, tempeſte, & s'impatiente contre les rigueurs de ſa Maîtreſſe,

treſſe, à qui ce procedé paroiſt ſi nouveau, qu'elle le fait tranquillement remercier de ſes viſites. La rage auſſi toſt s'empare de ſon cœur, il n'eſt point de réſolution violente qui ne lui paroiſſe légitime, l'inſenſible Pelagie eſt injuſte de n'eſtre pas tendre pour lui, ſa dureté la rend indigne de ſon amour, mais ſon amour irrité doit au moins la punir de ſa rigueur, & quoy qu'il en couſte à l'honneur, l'éxécution des plus criminels

projets n'eſt qu'une baga-
telle, lorſqu'il s'agit de ſe
vanger d'une ingratte qui
ne peut nous aimer.

Ce malheureux Amant ſcut que ſon inhumaine devoit ſe trouver à la feſte de Verſailles, avec une Dame de ſes amies, & un de ſes Rivaux, dont le méri-te luy avoit d'abord fait ap-prehender la concurrence, mais qu'il croyoit trop foi-ble alors pour pouvoir dé-concerter ſes deſſeins. Il prit ainſi ſes meſures avec des gens que ſes promeſſes

& ſes préſents engagérent dans ſes intereſts, & il réſolut, aſſeuré de leur courage & de leur prudence, d'enlever Pelagie, pendant que le déſordre & la confuſion de la fin d'une ſi grande feſte, lui en fourniroient encore les moyens.

Le Carroſſe & les relais qui devoient ſervir à cet enlevement, eſtoient déja ſi bien diſpoſés, qu'il ne manquoit plus que le moment heureux de s'emparer de l'objet de toute cette entrepriſe; lorſque Pelagie

laſſe & accablée du ſom-
meil que lui avoient dérobé
ces brillantes nuits, entra,
avec ſon amie, dans un
ſombre boſquet, où la fraî-
cheur & le hazard avoient
inſenſiblement conduit ſes
pas: elle y fut à peine aſſiſe,
qu'elle s'y endormit.

Laiſſons la pour un inſ-
tant, dans le ſein du repos
dont on va bien toſt l'arra-
cher.

L'occaſion eſt trop belle
pour n'en pas profiter; mais
le Polonois a beſoin de tout
ſon monde, pour en ſortir

à ſon honneur, & il commence à trouver tant de difficultez, à exécuter un ſi grand deſſein dans le Palais d'un ſi grand Roy, qu'il s'imagine, aveuglé de ſon déſeſpoir & de ſon amour, qu'il n'y a qu'une diligence infinie, qui puiſſe réparer le déffaut de ſes précautions. Il court pour raſſembler ſes confidents; mais la vûë de ſon Rival qui ſe préſente à ſes yeux, fait à l'inſtant avorter tous ſes projets. Où courez vous, Monſieur, luy dit-il; que vous

importe, répond l'autre? rendez graces, répond le Cavalier François au reſpect que je dois aux lieux où nous ſommes, ſans cette conſidération, je vous aurois déja puni, & de voſtre audace, & de l'inſolence de vos deſſeins. Il te ſied bien de m'inſulter icy luy dit le Polonois; je te le pardonne: mais ſuy moy? & je ne tarderay pas à t'apprendre à me reſpecter moi-meſme, autant que les lieux dont tu parles. Je conſens, luy répondit le

François, à te ſuivre où tu voudras ; mais j'ay mainte-nant quelques affaires qui ſont encore plus preſſées que les tiennes : tu peux cependant diſpoſer du rendez vous, où je ne le feray pas long-temps attendre.

Le bruit de ces deux hommes éveille pluſieurs perſonnes qui dormoient ſur le gazon ; on s'aſſemble autour d'eux, ils ſe taiſent & enfin ils ſe ſéparent.

Ainſi le Polonois ſe retire avec ſa courte honte, pendant que le François

cherche de tous cotez, les Dames qu'il a perduës : mais cette querelle s'eſtoit paſſée ſi prés d'elles, que le mouvement qu'elle cauſa, les reveilla, comme ceux qui en avoient entendu la fin ; elles ſortirent de leur boſquet qu'elles trouverent desja environné de gens qui compoſoient & débitoient à leur mode les circonſtances de cette avanture, ſur l'idée que pouvoit leur en avoir donné le peu de mots qu'ils venoient d'entendre, lorſqu'enfin il

les retrouva. Je prie les Lecteurs de me dispenser de le nommer, son nom, ses armes & ses enfans sont encore si connus en France, que, quoy que je n'aye que son éloge à faire, je ne sçay pas si les siens approuveroient qu'on le nommast.

Deux heures avant que le Cavalier François rencontrât le Polonois, Monsieur le Duc de... avoit heureusement trouvé une lettre à ses pieds : le hazard plustost que la curiosité la luy avoit fait ramas-

ſer, un moment avant qu'il s'apperceut des ſoins extreſmes que prenoient trois hommes pour la chercher: la curioſité luy fit alors un motif d'intereſt de cet effet du hazard; il s'éloigna des gens dont il avoit remarqué l'inquiétude, il ſe tira de la foule, & dans un lieu plus ſombre & plus écarté, il lut enfin cette lettre, qui eſtoit, autant que je peux m'en ſouvenir, conceuë, à peu prés, en ces termes.

Quelques juſtes meſures que nous ayons priſes, quoy que mon

Carroſſe & vos Cavaliers ne ſoient qu'à cent pas d'icy, il n'y aura pas d'apparence de réuſſir ſi vous attendez que le retour du jour nous oſte les moyens de profiter du déſordre de la nuit: quelque claire que ſoit celle-cy, elle n'a qu'une lumiére emprunтée dont le ſoleil que j'apprenhende plus que la mort, va bien toſt diſſipper la clarté; ainſi hatez vous de me ſuivre, & ne me perdez pas de veuë: je vais déſoler Pelagie par ma préſence: dés qu'elle me verra, je ne doute pas qu'elle ne cherche à me fuïr; mais je m'y prendray de

façon, que tous les pas qu'elle fera, la conduiront dans nostre embuscade.

La lecture de ce billet estonna fort Mr le Duc..., qui heureusement connoissoit assez la belle veuve pour s'interesser parfaitement dans tout ce qui la regardoit; d'ailleurs le cavalier françois qui estoit l'amant declaré de la Dame, estoit son amy particulier: ainsi il pria tout ce qu'il put rassembler de gens de sa connoissance de l'aider à chercher Pelagie avant qu'elle peust

estre expoſée à courir les moindres riſques d'une pareille avanture. Il n'y avoit pas de temps à perdre, auſſi n'en perd-il pas; il fut par tout où il creut la pouvoir trouver, enfin aprés bien des pas inutiles, il rencontra ſon ami, qui ne venoit de quitter ces deux Dames que pour aller leur chercher quelques rafraiſchiſſements. Il eſt bien maintenant queſtion de rafraiſchiſſements pour vos Dames, luy dit le Duc, en luy donnant la lettre qu'il ve-

noit de lire, tenez, liſez, & dites-moy ſi vous connoiſſez cette écriture, & à quoy l'on peut à preſent vous eſtre utile. Monſieur le Duc, reprit le cavalier, je connois le caractere du Comte Pioſki, c'eſt aſſeurement luy qui a écrit ce billet; mais il n'eſt pas encore maiſtre de Pelagie, que j'ay laiſſée avec Madame Dormont à vingt pas d'icy, entre les mains d'un officier du Roy, qui eſt mon amy, & qui, à leur conſideration, autant qu'à la mienne, les a obligeam-

ment placées dans un endroit où elles ſont fort à leur aiſe ; ainſi je ne crains rien de ce coſté-là ; mais je voudrois bien voir le Comte, & l'équipage qu'il deſtine à cet enlevement. Ne faites point de folie icy, mon amy, luy dit le Duc, aſſeurez-vous ſeulement de quelques perſonnes de voſtre connoiſſance ſur qui vous puiſſiez compter : je vous offre ces Meſſieurs que vous voyez avec moy, raſſemblez-les autour de vos Dames, & mettez-les ſage-

ment à couvert des insultes de cet extravagant : si je n'avois pas quelques affaires considerables ailleurs, je ne vous quitterois que certain du succez de vos précautions.

Le Duc se retira alors vers un bosquet où d'autres interests l'appelloient, & laissa ainsi le cavalier françois avec ses amis, à qui il montra l'endroit où il avoit remis sa maistresse entre les mains de l'officier qui s'estoit chargé du soin de la placer commodément ; cependant

pendant il fut de son costé à la découverte de son rival, qu'aprés bien des détours, il rencontra enfin à quatre pas du bosquet dont j'ay parlé, & dont il se separera comme je l'ay dit. Neanmoins quelque satisfaction qu'il sentit du plaisir de retrouver ses Dames, il leur demanda, aprés leur avoir conté l'histoire de ce qu'il venoit de luy arriver, par quel hasard elles se trouvoient si loin du lieu où il les avoit laissées. A peine, Iluy dit Pelagie, nous vous

avons perdu de veuë, que le Comte Pioski eſt venu s'aſ-ſeoir à coſté de moy, aux dépens d'un jeune homme timide, que ſon air bruſque & ſon étalage magnifique ont engagé à luy ceder la place qu'il occupoit. Ses diſcours m'ont d'abord ſi cruellement ennuyée, que mortellement fatiguée de les entendre, j'ay prié Madame de me donner le bras, pour m'aider à me tirer des mains de cet imprudent; le monde, la foulle, & les détours m'ont derobé la

connoiſſance des pas & des efforts que ſans doute il a faits pour nous ſuivre, & accablée de ſommeil & d'ennuy, je me ſuis heureuſement ſauvée dans ce boſquet, ſans m'aviſer ſeulement de ſonger qu'il euſt pû nous y voir entrer; mais quelque peril que j'aye couru, je ſuis bien aiſe que ſon inſolence n'ait pas plus éclaté contre vous, que ſes deſſeins contre moy, & je vous demande en grace de prévenir ſagement, & par les voyes de la douceur, tou-

tes les ſuites facheuſes que ſon deſeſpoir & voſtre deſeſpoir pourroient avoir. Il n'y a plus maintenant rien à craindre, il fait grand jour, le chemin de Verſailles à Paris eſt plein de monde, & vous avez icy un grand nombre de vos amis; ainſi nous pouvons retourner à la ville ſans danger.

Le cavalier promit à la belle Pelagie de luy tenir tout ce qu'elle voulut exiger de ſes promeſſes, & ſes conditions acceptées, il l'amena juſqu'à ſon carroſſe,

où il prit sa place, pendant que quatre de ses amis se disposerent à le suivre dans le leur.

Il n'eut pas plutost remis les Dames chez elles, & quitté ses amis, qu'en entrant chez luy, un gentilhomme luy fit present du billet que voicy.

Les plus heureux Amants cesseroient de l'estre autant qu'ils se l'imaginent, s'ils ne rencontroient jamais d'obstacle à leur bonheur je m'interesse assez au vostre, pour vous y faire trouver des difficultez qui ne vous

eſtabliront une felicité parfaite, qu'aux prix de tout le ſang de Pioski. Le Gentilhomme que je vous envoye vous expliquera le reſte de mes intentions.

Aſſoyez-vous donc, Monſieur, luy dit froidement le cavalier françois, & prenez la peine de m'apprendre les intentions de Monſieur le Comte Pioski. Je n'ay pas beſoin de ſiege, Monſieur, luy répondit ſur le meſme ton, le gentilhomme Polonois, & je n'ay que deux mots à vous dire. Vous eſtes l'heureux rival de Monſieur

le Comte qui n'eſt pas encore accouſtumé à de telles préferences, il eſt ſi jaloux qu'il veut vous tuer, & que je le veux auſſi, il vous attend maintenant derriere l'Obſervatoire ; ainſi prenez, s'il vous plaiſt, un ſecond comme moy, qui ait aſſez de vigueur pour m'amuſer, pendant que vous aurez l'honneur de vous égorger enſemble.

Je ne ſçay ſi le françois ſe ſouvint, ou ne ſe ſouvint pas alors de tout ce qu'il avoit promis à ſa maiſtreſſe, mais

voicy à bon compte le cas qu'il en fit.

Il appella son valet de chambre, qui estoit un grand garçon de bonne volonté, il luy demanda s'il vouloit estre de la partie, ce qu'il accepta en riant. Aussi-tost il dit au gentilhomme, Monsieur le Comte est genereux, vous estes brave, voicy vostre homme, & je suis le sien. Mais Monsieur est-il noble, reprit le gentilhomme. Le valet de chambre, Espagnol de nation, piqué de cette deman-

de:

de luy répondit fierement ſur le champ, & en ſon langage, avec une ſaillie romaneſque, *Quien es tu hombre ? voto a ſan Juan. Viejo Chriſtiano eſtoy, hombre blanco, y noble como el Rey* Ce que ſon maiſtre expliqua au Polonois en ces termes. Il vous demande qui vous eſtes vous meſme, & il vous jure qu'il eſt vieux Chreſtien, homme blanc, & noble comme le Roy. Soit, reprit le gentilhomme, marchons. Ces trois braves furent ainſi grand train au

rendez vous, où ils trouverent le Comte qui commençoit à s'ennuyer. Aprés le ſalut accouſtumé, ils mirent tous quatre l'épée à la main. Pioski fit en vain des merveilles, il avoit desja perdu beaucoup de ſang, lorſqu'heureuſement ſon épée ſe caſſa; le gentilhomme fut le plus maltraité, l'Eſpagnol ſe battit comme un lion, & le combat finit.

Cependant le Comte Pioski, qui, à ces violences prés, eſtoit en tout un homme fort raiſonnable,

eut tant de regret des ex-
travagances que cette der-
niere passion venoit de luy
faire faire, que la pieté é-
touffant dans son cœur tous
les interêts du monde, il
fut s'enfermer pour le reste
de sa vie dans la retraitte
la plus fameuse qui soit en
France, & la plus connuë
par l'austerité de ses maxi-
mes. Le Cavalier françois
soupira encore quelques
temps, & enfin il devint
l'heureux & digne Epoux
d'une des plus charmantes
femmes du monde.

Les mariages font une ſi grande époque dans les hiſtoires, que c'eſt ordinairement l'endroit par où tous les Romans finiſſent; mais il n'en eſt pas de meſme icy, & il ſemble juſtement qu'ils ne ſervent à Madame Belzeſca que de degrés à la fortune, où ſon bonheur & ſes vertus l'ont amenée. Tout ce qui luy arrive dans un engagement qui établit communément, ou qui doit du moins eſtablir pour les autres femmes, une ſi grande

tranquilité, qu'on diroit que l'hymen n'eſt propre, qu'à faire oublier juſqu'à leur nom, eſt au contraire pour celle cy, la baze de ſes avantures. L'eſtalage de ſes charmes, & le bruit de ſa beauté ne ſont point enſevelis dans les embraſſemens d'un eſpoux: heureuſe maiſtreſſe d'un mary tendre & complaiſant, & moins eſpouſe qu'amante infiniment aimée, comme ſi tous les incidens du monde ne ſe raſſembloient que pour contribuer à luy faire

des jours heureux, innocement & naturellement attachée à ſes devoirs, l'amour enchainé, à ſa ſuite, ne prend pour ſerrer tous les nœuds qui l'uniſſent à ſon eſpoux, que les formes les plus aimables, & les douceurs du mariage ne ſe maſquent point pour elle ſous les traits d'un mary. Enfin elle joüit pendant neuf ou dix ans, au milieu du monde, & de ſes adorateurs, du repos le plus doux que l'amour ait jamais accordé aux plus heureux

Amants ; mais la mort jalouſe de ſa fecilité luy ravit impitoyablement le plus cher objet de ſa tendreſſe : que de cris ! que de gemiſſements ! que de larmes ! cependant tant de mains ſe préſentent pour eſſuyer ſes pleurs, que, le temps, la raiſon, & la néceſſité, aprés avoir multiplié ſes reflexions, viennent enfin au ſecours de ſa douleur ; mais il ne luy reſte d'un eſpoux ſi regretté, qu'une aimable fille, que la mort la menace encore de

luy ravir, ſur le tombeau de ſon pere. Que de nouvelles allarmes ! que de mortelles frayeurs ? elle tombe dans un eſtat de langueur qui fait preſque deſeſperer de ſa vie. Il n'eſt point de ſaints qu'on n'invoque, point de vœux qu'on ne faſſe, elle en fait elle-meſme pour ſon enfant, & promet enfin de porter un tableau magnifique à Noſtre-Dame de Lorette, ſi ſa fille en réchappe. A l'inſtant, ſoit qu'un ſuccés favorable recompenſât ſon zele

& ſa pieté, ou qu'il fut temps que les remedes operaſſent à la fin plus efficacement qu'ils n'avoient fait encore, ſa maladie diminua preſque à veuë d'œil, en tros jours l'enfant fut hors de danger, & au bout de neuf entierement guery.

Elle reſta encore, en attendant le retour du printemps, prés de ſix mois à Paris, pendant leſquels elle s'arrangea pour l'execution de ſon vœu. Ce temps expiré, accompagnée de ſon fils & de ſa fille, d'une Da-

me de ſes amis, de deux femmes de chambre, de deux Cavaliers, & de quatre valets, elle prit la route de Lyon, d'où aprés avoir paſſé Grenoble, le mont du l'An, Briançon, le mont Geneve & Suze, elle ſe rendit à Turin, où elle ſéjourna trois ſemaines avec ſa compagnie qui ſe déffit comme elle de tout ſon équipage, dans cette Ville, pour s'embarquer ſur le Po. Elle vit en paſſant les Villes de Cazal du Montferrat, d'Alexandrie, le Texin qui

paſſe à Pavie, Plaiſance, Crémone, Ferrare, & enfin elle entra de nuit à Veniſe, avec la marée. Elle deſcendit à une Auberge moitié Allemande, & moitié Françoiſe, & dont l'enſeigne d'un coſté, ſur le grand Canal, repreſente les armes de France, & de l'autre, ſur la Place de S. Marc, les armes de l'Empire. Elle reçut le lendemain à ſa toilette, comme cela ſe pratique ordinairement à Veniſe, avec tous les Eſtrangers conſidera-

bles, des compliments en prose & en vers imprimez à sa loüange, son amie, & les Cavaliers de sa compagnie en eurent aussi leur part. Ces galanteries coustent communément, & au moins quelques Ducats à ceux à qui on les fait. Le second jour elle fut avec tout son monde saluer Mr l'Ambassadeur, qui fut d'autant plus charmé du plaisir de voir une si aimable femme, que, quoy que Venise soit une Ville, où les beautez ne sont pas ra-

es, il n'y en avoit pas en-
core vû une, faite comme
celle dont il recevoit la vi-
site. La bonne chere, les
spectacles, les promena-
des sur la mer & sur la coste,
avec le Jeu, furent les plai-
sirs dont il la regala, pen-
dant les quinze jours qu'elle
y resta. Il luy fit voir dans sa
Gondole, la pompeuse Ce-
remonie du Bucentaure qui
se celebre tous les ans dans
cette Ville le jour de l'As-
cension, avec toute la ma-
gnificence imaginable.

Je ne doute pas que bien

des gens ne ſcachent à peu prés ce que c'eſt que cette feſte ; mais j'auray occaſion dans une autre hiſtoire d'en faire une deſcription meſlée de circonſtances ſi agreables que la varieté des évenemens que je raconteray, pourra intereſſer mes lecteurs au recit d'une ceremonie dont il ignore peut-eſtre les détails.

Enfin noſtre belle veuve prit congé de Mr l'Ambaſſadeur, & le lendemain elle s'embarqua ſur un petit baſtiment, qui en trois jours

la rendit à Lorette, où elle accomplit avec beaucoup de zele & de religion, le vœu qu'elle avoit fait à Paris. Aprés avoir pieusement satisfait à ce devoir indispensable, dégoustée des perils, & ennuyée des fatigues de la mer, elle resolut de traverser toute l'Italie par terre, avant de retourner en France.

Il n'y avoit pas si loin de Lorette à Rome pour n'y pas faire un tour, & je croy que pour tous les voyageurs, cinquante lieuës plus ou

moins, ne ſont qu'une bagatelle, lorſqu'il s'agit de voir cette capitale du mõde.

Il faiſoit alors ſi chaud, qu'il eſtoit fort difficile de faire beaucoup de chemin par jour; mais lorſqu'on eſt en bonne compagnie, & de belle humeur, rien n'ennuye moins que les ſéjours charmants qu'on trouve en Italie.

Je ne prétens pas en faire icy un brillant tableau, pour enchanter mes lecteurs de la beauté de ce climat; tant de voyageurs en ont parlé;

Miſſon

Miſſon l'a ſi bien épluché, & cette terre eſt ſi fertile en avantures, que les hiſtoires galantes que j'en raconteray dorenavant ſuffiront pour inſtruire d'une maniere peut-eſtre plus agreable que celle dont ſe ſont ſervis les écrivains qui en ont fait d'amples relations, ceux qui ſe contenteront du Mercure pour connoiſtre aſſez particulierement les mœurs & le plan de ce pays. Ainſi je renonceray pour aujourd'huy au détail des lieux que noſtre

belle veuve vit, avant d'entrer à Rome, parce que non seulement il ne luy arriva rien sur cette route qui puisse rendre intereſſants les circonſtances de ce voyage, mais encore parce que je ne veux pas faire le geographe mal à propos. Le Capitole, le Vatican, le Chaſteau S. Ange, le Colizée, la Place d'Eſpagne, la Place Navonne, l'Egliſe S. Pierre, le Pantheon, les Vignes, & enfin tous les monuments des Anciens, & les magnifiques ouvrages des Moder-

nes, dont cette ville eſt enrichie, n'étalérent à ſes yeux que ce que les voyageurs les plus indifferents peuvent avoir veu comme elle ; mais lorſque je traitteray, comme je l'ay dit, des incidens amuſants & raiſonnables que j'ay, pour y promener mes lecteurs, j'eſpere que leur curioſité ſatisfaite alors, les dédommagera ſuffiſamment de la remiſe & des frais de leur voyage.

La conduite que tint à Rome cette charmante veuve, fut tres eſloignée de cel-

le que nos Dames françoi-ſes y tiennent, lorſqu'avec des graces moindres que les ſiennes, elles ſe promettent d'y faire valoir juſqu'à leur plus indifferent coup d'œil. Celle cy parcourut les Egliſes, les Palais, les Places & les Vignes en femme qui ne veut plus d'avantures; mais elle comptoit ſans ſon hoſte, & l'amour n'avoit pas ſigné le traité de l'arrangement qu'elle s'eſtoit fait.

Un gentilhomme Italien de la ſuite de l'Ambaſſadeur de l'Empereur, qui avoit

veu par hasard une fois à la Vigne Farneze, le visage admirable de nostre belle veuve, fut si surpris de l'éclat de tant de charmes, qu'il resta comme immobile, uniquement occupé du soin de la regarder. Elle s'apperceut aussi-tost de son estonnement ; mais dans l'instant son voile qu'elle laissa tomber, luy déroba la veuë de cet objet de son admiration. L'Italien, loin de se rebuter de cet inconvenient, résolut de l'examiner jusqu'à ce qu'il sceust sa

ruë, ſa demeure, ſon pays, ſes deſſeins, & ſon nom. Dés qu'il ſe fut ſuffiſamment inſtruit de tout ce qu'il voulut apprendre ; aprés avoir paſſé & repaſſé cent fois devant ſa maiſon, ſans qu'on payaſt ſes ſoins de la moindre courtoiſie, & pleinement convaincu qu'il n'y avoit auprés de cette belle veuve, nulle bonne fortune à eſperer pour luy, il conclut qu'il pouvoit regaler Monſieur l'Ambaſſadeur du merite de ſa découverte.

En effet un jour que l'Ambaſſadeur de Pologne diſnoit chez ſon maiſtre, voyant vers la fin du repas, que la compagnie entroit en belle humeur, & que la converſation rouloit de bonne grace ſur le chapitre des femmes; Meſſieurs, dit-il, quelques ſentimens qu'elles vous ayent fait prendre pour elles, je ſuis ſeur, que ſans vous embarraſſer de vouloir connoiſtre leurs cœurs plutoſt que leurs perſonnes, vous renonceriez à toutes les précau-

rions du monde, ſi vous aviez vû, une ſeule fois, une Dame que je n'ay vûë qu'un inſtant. Je me promenois, il y a quinze jours à la Vigne Farneze, elle s'y promenoit auſſi ; mais je vous avouë que je fus ſaiſi d'étonnement, en la voyant, & que je luy trouvay tant de charmes, un ſi grand air, & un ſi beau viſage, que je jurerois volontiers, quoy que cette Ville fourmille en beautés, qu'il n'y a rien à Rome qui ſoit beau comme elle. Ces Miniſtres Eſtrangers

Eſtrangers s'échaufférent ſur le recit du Gentilhomme Italien, celuy de Pologne ſur tout, ſentit un mouvement de curioſité ſi prompt, qu'il luy demanda d'un air empreſſé, s'il n'avoit pas eſté tenté de ſuivre une ſi belle femme, & s'il ne ſçavoit pas où elle demeuroit Ouy, Monſieur, luy répondit il, je ſçay ſon nom, ſa demeure & les motifs de ſon voyage à Rome; mais je n'en ſuis pas plus avancé pour cela, & je croy au contraire que

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

mes empreſſements l'ont tellement inquiétée, qu'elle ne paroiſt plus aux Egliſes, ny aux promenades, depuis qu'elle s'eſt apperçuë du ſoin que je prenois d'éxaminer ſes démarches. Voila une fiere beauté, dit l'Ambaſſadeur de l'Empereur, & addreſſant la parole en riant à celuy de Pologne, Monſieur, continua-t-il, n'ayons pas le démenti de cette découverte, & connoiſſons à quelque prix que ce ſoit, cette belle Eſtrangere. J'y conſens re-

prit l'autre, ſérieuſement, & je ſuis fort trompé, ſi dans peu de jours, je ne vous en dis des nouvelles.

Ils auroient volontiers pû desja à la ſanté de l'inconnuë, ſi, une Eminence qu'on venoit d'annoncer, ne les avoit pas arrachez de la table, où le vin & l'amour commençoient à les mettre en train de dire de belles choſes.

Le Gentilhomme qui avoit ſi à propos mis la belle Veuve ſur le tapis, fut au devant du Cardinal, que

ſon Maiſtre fut recevoir juſqu'au premier degré de ſon Eſcalier, & en meſme tems il reconduiſit l'Ambaſſadeur de Pologne juſqu'à ſon Carroſſe. Ce Miniſtre le queſtionna ſi bien, chemin faiſant, qu'il retourna chez luy, parfaitement inſtruit de tout ce qu'il vouloit ſçavoir. Dés qu'il fut à ſon Appartement, il appella un Valet de chambre, à qui il avoit ſouvent fait de pareilles confidences, & aprés luy avoir avoüé qu'il eſtoit desja, ſur un ſimple recit,

éperduëment amoureux d'un objet qu'il n'avoit jamais vû, il luy demanda s'il croyoit pouvoir l'aider de ſes conſeils, de ſon zele & de ſa diſcretion, dans l'embarras où il ſe trouvoit. Je feray, luy dit le Valet de chambre, tout ce qu'il vous plaira; mais puiſque vous me permettez de vous donner des conſeils, je vous avoüeray franchement, que je penſe que le portrait que vous me faites, de la conduitte ſage & retirée que tient la perſonne

dont vous me parlez, eſt ſouvent le voile dont ſe ſervent les plus grandes avanturieres, pour attraper de meilleures dupes. Ta pénétration eſt inutile icy, luy répondit l'Ambaſſadeur : tu ſçais desja ſon nom & ſa maiſon, informe toy ſeulement ſi ce qu'on m'en a dit eſt véritable ; nous verrons aprés cela le parti que nous aurons à prendre.

Le Confident ſe met en campagne, il louë une chambre dans le voiſinage de la belle Veuve, il fait

connoiſſance avec un de ſes domeſtiques, qui le met en liaiſon avec la femme de chambre de la Dame qu'il veut connoiſtre: enfin il la voit, & il apprend qu'elle va tous les jours à la meſſe, entre ſept & huit heures du matin, à l'Egliſe de ſainte Cecile. Il avertit auſſi toſt ſon Maiſtre de tout ce qui ſe paſſe; ce Miniſtre ne manque point de ſe rendre ſans ſuite à cette Egliſe, & de ſe placer auprés de cette beauté qui n'a garde de ſe meffier à pareil-

le heure, ni de ſes charmes, ni des ſoins, ni de la dévotion du perſonnage qui les adore.

Cependant l'allarme ſonne, & le Valet de chambre apprend avec bien de la douleur, que la Dame dont ſon Maiſtre eſt épris, commence à s'ennuyer à Rome, & qu'enfin incertaine ſi elle retournera en France par Genes, où ſi elle repaſſera les Alpes, elle veut abſolument eſtre hors de l'Italie, avant le retour de la mauvaiſe ſaiſon. A l'inſtant l'Ambaſ-

fadeur informé, & deſeſperé de cette nouvelle, ſe détermine à luy eſcrire en tremblant, la lettre que voicy.

N'eſtes vous venuë à Rome, Madame, que pour y violer le droit des gens; ſi les franchiſes & les Privileges des Ambaſſadeurs ſont icy de voſtre Domaine, pourquoy vous dégouſtez-vous du plaiſir d'en joüir plus long-temps? J'apprends que vous avez réſolu de partir dans huit jours. Ah! ſi rien ne peut rompre ou differer ce funeſte voyage, rendez moy

donc ma liberté que vos yeux m'ont ravie, & au milieu de la Capitale du monde. Ne me laissez pas, en me fuyant, la malheureuse victime de l'amour que vous m'avez donné. Permettez moy bien plustost de vous offrir en ces lieux tout ce qui dépend de moy & en reeevant ma premiere visite, recevez en mesme temps, si vous avez quelques sentiments d'humanité, la fortune, le cœur, & la main de

BELZESKI.

Le Valet de Chambre

fut chargé du ſoin de luy rendre cette lettre à elle meſme au nom de ſon Maître, d'examiner tous les mouvemens de ſon viſage, & de lui demander un mot de réponſe.

La Dame fut aſſez émeuë à la vûë de ce billet, cependant elle ſe remit aiſément de ce petit embarras, & aprés avoir regardé d'un air qui n'avoit rien de déſobligeant, le porteur de la lettre, qu'elle avoit vûë vingt fois ſans reflexion, elle luy dit, ce

tour eſt ſans doute de voſtre façon, Monſieur, mais Monſieur l'Ambaſſadeur qui vous envoye, ne vous en ſera guere plus obligé, quoyque vous ne l'ayez pas mal ſervi. Attendez icy un moment, ie vais paſſer dans mon Cabinet, & vous envoyer la réponſe que vous me demandez pour luy : Auſſi-toſt elle le quitta pour aller eſcrire ces mots.

Je ne ſçay dequoy je ſuis coupable à vos yeux, Monſieur, mais je ſçay bien que je ne réponds que par bienſeance à l'hon-

neur que vous me faites, & aux avantages que vous me proposez : & je prévoy que la visite que vous me rendrez, si vous voulez, vous sera aussi peu utile qu'à moy, puisque rien ne peut changer la résolution que j'ay prise de repasser incessamment en France.

Le Polonnois éperduëment amoureux (car il y avoit de la fatalité pour elle, à estre aimée des gens de ce pays) le Polonnois, dis-je, donna à tous les termes de ce billet, qu'il expliqua en sa faveur, un tour de conso-

lation que la Dame n'avoit peut-estre pas eu l'intention d'y mettre; d'ailleurs il estoit parfaitement bien fait, tres grand seigneur, fort riche, & magnifique en tout. Les hommes se connoissent, il n'y a pas tant de mal à cela. Celui-cy sçavoit assez se rendre justice, mais heureusement il ne s'en faisoit pas trop à croire, quoy qu'il sentit tous ses avantages.

Vers les * vingt & une ou vingt-deux heures, il se ren-

* C'est en esté à peu prés vers les six heures du soir, selon nostre façon de compter.

dit au logis de la belle veuve, qu'il trouva dans un desabillé charmant & modeste, mille fois plus aimable qu'elle ne luy avoit jamais paru.

Que vous estes, Madame, luy dit-il, transporté du plaisir de la voir, au dessus des hommages que je vous rends; mais en verité je vais estre le plus malheureux des hommes, si vous ne vous rendez pas vous mesme aux offres qne je vous fais Nous ne nous connoissons n'y l'un ny l'autre, Monsieur, luy

répondit-elle, & vous me proposez d'abord des choses dont nous ne pourrions peut-estre que nous repentir tous deux ; mais entrons, s'il vous plaît, dans un plus grand détail, & commençons par examiner, si la majesté de vostre caractere s'accorde bien avec les saillies de cette passion ; d'ailleurs n'est-il pas ordinaire, & vrayssemblable qu'un feu si prompt à s'allumer, n'en est que plus prompt à s'éteindre. Enfin supposé que je voulusse encore m'engager sous les loix

de

de l'hymen, ſur quel fondement, à moins que je ne m'aveuglaſſe de l'eſpoir de vos promeſſes, pourrois-je compter que vous me tiendrez dans un certain tems ce que vous me propoſez aujourd'huy. Ah! Madame, reprit il avec chaleur, donnez aujourd'huy voſtre conſentement à mon amour, & demain je vous donne la main. Par quelles loix voulez-vous authoriſer des maximes de connoiſſance & d'habitude, ſur des ſujets où le cœur doit décider tout

ſeul ; n'y a t'il point dans le monde des mouvements de ſympathie pour vous, comme pour nous, & quelle bonne raiſon peut vous diſpenſer de faire pour nous, en un jour, la moitié du chemin que vos charmes nous font faire en un inſtant. Je ſuis perſuadé que vous avez trop d'eſprit, pour regarder mal à propos ces chimeriques précautions, comme des principes de vertu, & vous eſtes trop belle pour douter un moment de la conſtante ardeur des feux

que vous allumez. Cependant ſi vos ſcrupules s'effrayent de la vivacité de ma propoſition, je vous demande du moins quinze jours de grace, avant de vous prier de vous déterminer en ma faveur ; & j'eſpere (ſi vos yeux n'ont point de peine à s'accouſtumer à me voir pendant le temps que j'exige de voſtre complaiſance) que les ſentiments de voſtre cœur ne tarderont pas à répondre aux tendres & fidelles intentions du mien. Ne me preſſez pas da-

vantage à preſent, Monſieur, luy dit elle, & laiſſez à mes reflexions la liberté d'examiner les circonſtances de voſtre propoſition.

Cette réponſe finit une conteſtation qui alloit inſenſiblement devenir tres-intereſſante pour l'un & pour l'autre.

Monſieur l'Ambaſſadeur ſe leva, & prit congé de la belle veuve aprés avoir receu d'elle la permiſſion de retourner la voir, lorſqu'il le jugeroit à propos.

Ce miniſtre rentra chez

luy, ravi d'avoir mis ſes affaires en ſi bon train, & le lendemain au matin il écrivit ce billet à cette Dame, dont il avoit abſolument reſolu la conqueſte.

Le temps que je vous ay donné depuis hier, Madame, ne ſuffit-il pas pour vous tirer de toutes vos incertitudes, s'il ne ſuffit pas, je vais eſtre auſſi indulgent que vous eſtes aimable, & je veux bien pour vous eſpargner la peine de m'eſcrire vos ſentiments, vous accorder, juſqu'à ce ſoir, que j'iray apprendre de voſtre propre bouche, le

réſultat de vos reflexions.

Elles eſtoient desja faites ces réflexions favorables à l'heureux Polonois, & pendant toute la nuit, cette belle veuve n'avoit pû ſe refuſer la ſatisfaction de convenir en elle-meſme, qu'elle meritoit bien le rang d'Ambaſſadrice. Auſſi luy fut-il encore offert le meſme jour avec des tranſports ſi touchants & ſi vifs, qu'enfin elle ne fit qu'une foible deffenſe, avant de conſentir à la propoſition de Mr l'Ambaſſadeur. En un mot toutes

les conventions faites & ac-
cordées, entre elle & ſon
amant, ſon voyage de Fran-
ce fut rompu, & ſon ma-
riage conclu, & celebré ſe-
cretement en quinze jours.

Le grand theatre du mon-
de va maintenant eſtre le
champ où va paroiſtre dans
toute ſon eſtenduë, l'excel-
lence du merite & du bon
eſprit de Madame Belzeſca.
Elle reſte encore preſque
inconnuë juſqu'à la decla-
ration de ſon hymen, qui
n'eſt pas plutoſt rendu pu-
blic, qu'elle ſe montre auſſi

éclairée dans les delicates affaires de ſon mary, que ſi elle avoit toute ſa vie eſté Ambaſſadrice.

Les Miniſtres Eſtrangers, les Prélats, les Eminences, tout rend hommage à ſes lumiéres. De concert avec ſon Epoux, ſa pénetration abbrege, addoucit & leve toutes les difficultez de ſa commiſſion : enfin elle l'aide à ſortir de Rome (ſous le bon plaiſir de ſon Maiſtre) ſatisfait & glorieux du ſuccés de ſon Ambaſſade.

Elle

Elle fut obligée pour le bien de ſes affaires de paſſer en France avec ſon mary : elle n'y ſéjourna que trois ou quatre mois, de là elle alla à Amſterdam, & à la Haye, où elle s'embarqua pour ſe rendre à Dantzik d'où elle fut à Varſovie où elle joüit pendant vingt-cinq ans, avec tous les agréments imaginables, de la grande fortune, & de la tendreſſe de ſon Epoux, qui fut enfin malheureuſement bleſſé à la Chaſſe d'un coup dont il mourut

quatre jours aprés l'avoir receu d'une façon toute extraordinaire.

Rien n'eſt plus noble & plus magnifique, que la maniére dont les Grands Seigneurs vont à la Chaſſe en Pologne. Ils ménent ordinairement avec eux, un ſi grand nombre de Domeſtiques, de Chevaux, & de Chiens, que leur Equipage reſſemble pluſtoſt à un gros détachement de troupes reglées, qu'à une compagnie de gens aſſemblez, pour le plaiſir de faire la guerre à

des animaux. Cette précaution me paroiſt fort raiſonnable, & je trouve qu'ils font parfaitement bien de proportionner le nombre des combattants au nombre & à la fureur des monſtres qu'ils attaquent.

Un jour enfin, Monſieur Belzeſki, dans une de ſes redoutables Chaſſes, ſe laiſſa emporter par ſon cheval, à la pourſuite d'un des plus fiers Sangliers qu'on euſt encore vû dans la Foreſt où il chaſſoit alors. Le cheval animé paſſa ſur le corps de

ce terrible animal, & s'abbatit en meſme temps, à quatre pas de luy. Monſieur Belzeſki ſe dégagea auſſitoſt adroitement des eſtriers, avant que le Monſtre l'attaquaſt; mais ils eſtoient trop prés l'un de l'autre, & le Sanglier desja bleſſé trop furieux, pour ne pas ſe meſurer encore contre l'ennemi qui l'attendoit: ainſi plein de rage, il voulut ſe lancer ſur luy; mais dans le moment ſon ennemi intrépide & prudent lui abbattit la teſte d'un coup

ſi juſte, & ſi vigoureux, que ſon ſabre paſſa entre le col & le tronc de cet animal, avec tant de viteſſe, que le mouvement violent avec lequel il retira ſon bras, entraîna ſon corps, de maniere qu'un des pieds luy manquant, il tomba à la renverſe; mais ſi malheureuſement, qu'il alla ſe fendre la teſte ſur une pierre qui ſe trouva derriere luy.

Dans ce fatal inſtant tous les autres Chaſſeurs arrivérent, & emporterent en pleurant, le Corps de leur

infortuné maiſtre, qui vécut encore quatre jours, qu'il employa à donner à Madame Belzeſca les dernieres & les plus fortes preuves de ſon amour, il la fit ſon heritiere univerſelle, & enfin il mourut adoré de ſa femme, & infiniment regretté de tout le monde.

Il y a plus de ſix ans que Madame Belzeſca pleure ſa perte, malgré tous les ſoins que les plus grands Seigneurs, les Princes, & meſme les Roys, ont pris

pour la consoler. Enfin elle est depuis long-temps l'amie inséparable de Madame la Palatine de ... elle a maintenant soixante ans passez, & je puis asseurer qu'elle est encore plus aimée, & plus respectée, qu'elle ne le fut peut estre jamais, dans le plus grand esclat de sa jeunesse. On parle mesme de la remarier à un homme d'une si grande distinction, que, ce bruit, quelque suite qu'il ait, est tout ce qu'on en peut dire de plus avantageux,

pour faire un parfait éloge de ſon mérite, & de ſes vertus.

MORTS.

Meſſire Jean Jacques de Surbechk Lieutenant General des armées du Roy, Colonel d'un Regiment Suiſſe, & Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Loüis, mourut le 4. May. Il eſtoit Suiſſe & s'eſtoit attaché au ſervice de la France dés ſa jeuneſſe, il avoit Epouſé Marie Magdelaine Chapelier, Sœur de feu

Claude Chapelier, mort Doyen de l'Eglise Collegiale de S. Germain l'Auxerrois, & fille de Henry Chapelier Avocat General de la Cour des Aydes, & de Catherine Brice, il en a laissé pour fille Magdelaine Anne de Surbeck mariée le Fevrier 1708. avec Charles Comte de Berenger Colonel du Regiment de Bugey tué au siége de S. Venant le 24. Septembre 1711. fils de Mr le Comte de Guast Berenger Lieutenant General des armées du Roy.

Dame Marguerite Picques Veuve de Messire François le Maye Conseiller au grand Conseil, mourut sans enfans le 10. May, elle estoit fille d'Olivier Picques Ecuyer Secretaire du Roy, & son mary estoit frere de Mr le Maye Conseiller au Parlement, & fils de François le Maye Conseiller de la Cour des Aydes, mort l'an 1677. d'une Famille originaire de Tours.

Messire Jean Joseph de Montulé Conseiller au Par-

lement, & Doyen de la premiere des Requeſtes au Palais, mourut le 10. May, il eſtoit fils de François de Montulé, Maire de la Ville de Nantes & Auditeur en la Chambre des Comptes de Bretagne, & de Marc Regnier, & avoit pour frere Antoine de Montulé Abbé, mort depuis pluſieurs années, & pour ſœur Marie Anne de Montulé mariée l'an 1662. avec Gilles de Boiſbaudry Seigneur de Langan, il fut receu Conſeiller au Parlement de Pa-

ris le 26. Juin 1671. & eſpou-
ſa en premiere nopce le
26. Juin 1672. Magdelaine
Charlot, fille de Claude
Charlot Seigneur de Princé
Secretaire du Roy, &
d'Anne Aymeret de Ga-
zeau, elle mourut ſans en-
fans, au mois de Juin 1677.
& il ſe remaria avec Agnes
Bouvard fille de Michel
Bouvard Seigneur de Four-
queux Conſeiller au Parle-
ment, & de Catherine
Leſné, & Sœur de Mr de
Fourqueux, Procureur Ge-
neral de la Chambre des

Comptes ; de ce dernier mariage il a laiſſé pour enfans, Auguſte Joſeph de Montulé, qui a embraſſé le parti de l'Egliſe, & eſt Doyen de l'Egliſe de Beauvais, & Jean Baptiſte de Montulé, reçû Conſeiller au Parlement le 17. Mars. 1706.

Meſſire Eſtienne de la Caſte Mareſchal des camps & armées du Roy, cy-devant Lieutenant & Ayde Major des Gardes de ſa Majeſté, mourut le 13. May.

Dame Anne Pithou veu-

ve de Messire Loüis Charles de la Rochefoucault, Marquis de Montendre, mourut le 14. May. Elle estoit fille de Pierre Pithou Conseiller au Parlement, & de Chrestienne Loizel, & mere de Mr le Marquis de Montendre Capitaine des Suisses de feu Monseigneur le Duc de Berry, & de Mr le Comte de Jarnac, voyez pour la famille des Pithoux la genealogie qui en est dressée dans le Nobiliaire de Champagne, dressé par ordre de Mr de Caumartin Intendant à

Chaalons en 1667. pour la genealogie de la maiſon de la Rochefoucault, l'hiſtoire des grands Officiers de la Couronne.

Dame Marguerite Morin veuve de Meſſire Jean Comte d'Eſtrées, premier Baron du Boulonois, Chevalier des Ordres du Roy, Mareſchal & Vice-Amiral de France, Viceroy de l'Amerique, Gouverneur des Ville & Chaſteau de Nantes, & Lieutenant general pour ſa Majeſté au Comté de Nantois, mourut le 16. May, âgée

de ſoixante quinze ans. Elle eſtoit fille de Jacques Morin Secretaire du Roy, & maiſtre d'hoſtel ordinaire de ſa Majeſté, & d'Anne Yvelin, elle eut pour enfans Victor-Marie Comte d'Eſtrées, né le 30. Novembre 1660. à preſent Mareſchal de France, Jean Abbé d'Eſtrées, cy-devant Ambaſſadeur en Portugal, puis en Eſpagne, Prélat Commandeur de l'Ordre du S. Eſprit, receu le 1. Janvier 1705 Marie-Anne Catherine d'Eſtrées, mariée le 28. Novembre 1661

à Michel François le Tel-
lier, Marquis de Courten-
vaux, Colonel des Cent-
Suisses de la garde du Corps
du Roy; Marie Anne d'Es-
trées, Religieuse à l'Assomp-
tion, & Elisabeth Rosalie
d'Estrées Demoiselle de
Tourpes Voyez pour la ge-
nealogie de la maison d'Es-
trées l'histoire des grands
Officiers de la Courone au
chapitre des Mareschaux
de France & des grands
Maistres de l'artillerie.

Messire Jean-François de
Blanchefort, Chevalier,

Baron d'Asnois, Saligny, S. Germain des Bois, &c. Gouverneur pour le Roy de la province & pays de Gex, mourut le 16. May.

Il estoit fils de Roger de Blanchefort, Baron d'Asnois, Lieutenant Colonel du Regiment de Navarre, & Mareschal des camps & armées du Roy, petit fils de François de Blanchefort, Baron d'Asnois aussi Mareschal de camp & armées du Roy, & arriere petit fils d'Adrien de Blanchefort, Baron d'Asnois, gentilhom-

me de la chambre de Monſieur le Duc d'Alençon, Gouverneur des villes de Nevers & de ſaint Jean de Loſne, meſtre de camp d'un Regiment, & député de la Nobleſſe de Nivernois aux Eſtats generaux de Paris, en 1614. & de Henriette de Salazar Dame d'Aſnois. Pierre de Blanchefort, Baron d'Aſnois ſon tris ayeul, de l'Ordre du Roy, gentilhomme ordinaire de ſa chambre, & député de la Nobleſſe ee Nivernois & Donziois aux Eſtats gene-

raux de Blois l'an 1577. estoit petit fils d'Antoine de Blanchefort seigneur de Beauregard en Roüergue, que quelques curieux prétendent estre frere puisné de Jean de Blanchefort seigneur de S. Clement, & S. Janurin duquel descendent les Ducs de Lesdiguieres & de Crequi. Monsieur de Blanchefort qui vient de mourir avoit épousé le 27. Janvier 1702. Gabrielle-Charlotte Brulart, fille de Roger de Brulart Marquis de Sillery & de Pui-

sieux, Chevalier des Ordres du Roy, Lieutenant general de ses armées, Conseiller d'Estat ordinaire d'épée, & Ambassadeur extraordinaire en Suisse, & de Claude Godet Dame de Renneville, dont il laisse un fils unique.

Dame Susanne Guyonne de Coëtlogon, veuve de messire Philippe-Guy Marquis de Coëtlogon, mourut le 22. May.

Dame Eleonore du Gué, veuve de messire Jean du Noucy, seigneur de l'Epine,

&c. Maiſtre des Comptes, mourut le 23. May âgée de 95. ans Elle eſtoit fille de Gaſpard du Gué ſeigneur de Bagnol, Treſorier de France à Lyon, tante de Dreux Loüis du Gué, mort Conſeiller d'Eſtat ordinaire, pere de Mr du Gué de Bagnol, receu Conſeiller au Parlement en 1703. & de Madame la Comteſſe de Tillier La famille de Mr du Gué eſt originaire de Moulins en Bourbonnois, & a donné pluſieurs Maiſtres des Requeſtes & Con-

ſeillers au Parlement, un Préſident des Comptes & pluſieurs Maiſtres des Comptes à Paris.

Mre Henry de Chabannes Marquis de Curton Comte de Rochefort, mourut le 15. May. Il avoit eſpouſé en premieres nopces en 1680. Françoiſe de Montezun de Baiſemeau ; & en ſecondes en 1709. Catherine Gaſparde d'Eſcorailles de Rouſſil, Veuve de Sebaſtien de Roſmadec Marquis de Molac, & ſœur de feüe Madame la Ducheſſe

de Fontanges. Il ne laisse point d'enfans de ce dernier mariage, mais du premier il laisse entr'autres enfans Mr le Marquis de Curton marié en 1706. avec N. Glueu, Veuve de Jacques de Vassan Seigneur de la Tournelle, Avocat General de la Chambre des Comptes, & Françoise Gabriël de Chabannes mariée le 2. Juillet 1696. avec Jean Paul de Rochechouard Marquis de Faudras, aprés sa mort elle se fit Religieuse aux Benedictines de Montargis, le 14. Octobre. 1701.

Puiſque chaque Mercure porte le nom du mois par où il commence, je crois que ce ſera une varieté, d'inſtruire ceux qui ne veulent pas feüilleter de grands Dictionnaires, de l'Etimologie, du ſigne & des proprietez, du mois dont il ſe datte. Par exemple. May eſt le cinquiéme mois de l'année, à compter depuis Janvier, c'eſt le mois où le Soleil entre dans le ſigne des Gemeaux, & où les plantes fleuriſſent.

Le mois de May a toûjours eſté eſtimé propre à faire l'Amour, à ſe marier. *Je reponds*

de ma chaſteté dans tous les mois de l'année. Mais dans le mois de May, je n'en réponds point. M. De. S. Les ſuperſtitieux font grand cas de la roſée de May. Bien des gens font ſcrupule de ſe marier au mois de May, comme un mois malheureux. Cette ſuperſtition eſt venuë des Romains qui célébroient la Fête des Eſprits malins au mois de May. Papias derive ce mot de Madius, qu'on a dit dans la baſſe Latinité, *Eo quod terra Madeat.* Il y a plus d'apparence qu'il vient de *Majus.*

Ce discours sur tous les mois me servira de Préface aux nouvelles qui naîstront avec les jours qui les composent. On aura cependant la bonté de faire attention qu'il n'y a que trois semaines que je me suis chargé du Mercure, & que, quelques correspondances que j'aye dans les Pays Etrangers, les bagatelles dont mes amis m'entretiennent, ne sont pas encore dignes d'entretenir le Public, que je prie absolument de me dispenser de luy repeter ce qu'il aura lû dans les Gazettes, à l'ex-

ception des choſes qui doivent eſtre indiſpenſablement dans ce Livre. Ainſi en attendant que mon arrangement ſoit fait, je vais donner un Extrait de cinq Lettres que j'ay reçuës uniquement pour moy.

De Madrid le 6. May.

La perſonne qui écrit les Nouvelles Eſpagnoles que je vous ay toûjours envoyé aſſez regulierement a eſté indiſpoſée ; mais cela ne l'empêchera pas de continuer à vous écrire.

La Cour ira au Pardo le 15. de ce mois.

Le Pardo eſt une Maiſon du Roy d'Eſpagne, à trois lieuës de Madrid, ſur le chemin de l'Eſcurial. On célébrera icy pendant ce tems-là les Obſeques de la Reine : on orne magnifiquement pour cela l'Egliſe de l Incarnation. On me mande du Camp devant Barcelone qu'on ne croit pas qu'on y ouvre la tranchée devant la fin de ce mois. On n'a point encore de nouvelle de l'arrivée de Mr le Preſident Orry à cette armée, on ſçait ſeule-

ment qu'il partit de Valence le 24. Avril qu'il prit le chemin de Viñaros, & qu'il s'y embarqua ; c'eſt tout ce que je ſçay, & que depuis dix jours nous avons icy un tems froid & vilain, qui ne ſent point du tout le mois de May. Don Thomas me mande de Liſbonne que la Flote du Breſil, compoſée de trente-deux Vaiſſeaux, & de deux autres deſtinez pour Goa, mit à la voile le 12. d Avril.

De Vienne le 6. May.

Le 24. le 25. & le 27. du mois dernier on célébra dans

l'Egliſe des Auguſtins avec toute la pompe imaginable, les Obſeques du Duc Antoine Ulric de Wolfembutel : on avoit dreſſé dans cette Egliſe un Mauſolée de ſoixante pieds de hauteur, éclairé d'un nombre infini de cierges & de flambeaux, & orné de tous les coſtez de Statuës, d'Inſcriptions & d'Emblêmes.

Le Prince François, frere du Duc de Lorraine & de l'Electeur de Treves arriva icy le 24 il alla deſcendre au Palais où il eſt logé.

Les Comtes de Seileru &

de Goes, Plenipotentiaires de l'Empereur doivent partir incessament pour Bade en Suisse, où plusieurs Ministres sont déja; eependant on dit icy que rien ne les presse, s'il est vray, comme on l'assure, que cette assemblée ne s'ouvrira qu'au premier Juin prochain.

On parle fort d'un voyage de l'Empereur à Presbourg, pour y terminer les affaires de Hongrie.

De Rome le 29. Avril.

Le 21. de ce mois le Cardinal de la Tremoüille eut une

longue audiance du Pape & une visite du Marquis Lucini, Conseiller Aulique de l'Empereur.

Le 11. Don Carlo Albani épousa à la Stellata du Duché de Ferrare, Dona Teresa, fille du Comte Boromée.

Le Cardinal Rufo fit la cérémonie de ce Mariage, qui fut suivi d'un repas magnifique à ses dépens, & d'un bassin de vermeil doré plein de toutes sortes de galanteries, dont la Piramide estoit parée d'une belle Croix de diamants qu'il donna à la Mariée.

De Londres le 7. May.

Dés que le Baron de Schutz, Envoyé de l'Electeur de Hanover, eut reçû l'ordre de ne plus paroiſtre à la Cour, & qu'il fut parti, la Reine fit dire à Mr Creyenberg, Reſident de Hanover, qu'il luy eſtoit fort agréable, & qu'il pourroit venir à la Cour quand il voudroit.

Mr de Saint Jean, frere du Vicomte de Bullingbrock, Secretaire d'Etat a été nommé Envoyé extraordinaire auprés

du Roy de Sicile.

Le 3. les Communes réſolurent de s'unir avec les Seigneurs, & de preſenter conjointement une adreſſe à la Reine, pour la remercier de la Paix qu'elle a conclu avec l'Eſpagne.

De Hambourg le 9. May.

Je ſuis fort allarmé des Lettres que je reçois de Dantzik. On me mande qu'on a publié à Varſovie des deffenſes tres vigoureuſes de laiſſer deſcendre du coſté de cette

Ville aucune Barque chargée de grains, sans un passeport du Roy ou du General Jnus, parce que la recolte de l'année derniere a esté si mauvaise, & celle de cette année est si gastée par les inondations & les pluyes continuelles, qu'on apprehende une famine effective.

Les Troupes Saxones qui estoient dans le territoire de Dantzik en sont enfin parties aprés avoir exigé des contributions pour leur subsistance, elles ont passé la Vistule & continué leur route vers la Podlaquie.

On a appris d'un Officier Tartare qui avoit des Lettres du Kan pour le Roy de Pologne & pour le grand General, que le Roy de Suede étoit encore à Demir Toca, & que le Palatin de Kiovie estoit allé trouver le Kan à Kilia pour prendre congé de luy, & retourner aussi-tost en Pologne.

Les Troupes Danoises qui gardoient les passages du côté de Holstein ne sont pas encore parties des environs de cette Ville.

Le Duc de Hanover a fait

declarer par une Ordonnan-- ce publique qu'il prétendoit : que les paſſages de ſon Pays a fuſſent fermez, juſqu'aprés a les grandes chaleurs, & que les Voyageurs n'entraſſent : dans ſes Etats, qu'aprés au moins cinq jours de quaran-- raine.

De Paris le 23. May.

Le 10. de ce mois Mr le Nonce du Pape & Mr le Bailly de la Vieville, Ambaſſadeur de Malte furent avec toutes les cérémonies uſitées, pour

les perſonnes de leur caractere, jetter de l'eau-benite ſur le Corps de Monſeigneur le Duc de Berry, & ils furent reconduits comme on les avoit reçûs.

Le 11. le Parlement, le Premier Preſident à la teſte, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, la Cour des Monnoyes & l'Univerſité allerent jetter de l'eau-benite.

Le 12. le Grand Conſeil y alla, ainſi que pluſieurs Communautez.

Le 16. le Corps de feu Monſeigneur le Duc de Ber-

ry aprés avoir reçû tous les tristes honneurs dans le Palais des Thuilleries, où il avoit été exposé, fut transferé à S. Denis, sur un Char funebre avec toute la pompe convenable.

La Gazette a parlé si amplement de cette mort, que je n'en sçaurois parler davantage.

F. Theodore de Refuge, Bailly & grand Croix de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, Commandeur de Laon, mourut le 4.

J'entreray davantage dans le

le détail des familles, lorſque j'auray des connoiſſances, ou des Livres; mais je n'ay à preſent ny l'un ny l'autre.

Je ne ſçais pas bien ſi c'eſt icy la place d'une piece d'Erudition, cependant on a eu la bonté de m'en apporter une, que je donne, ſans en connoiſtre ny le merite ny l'Auteur. Je laiſſe aux Sçavans le ſoin d'en juger.

DES ECUMES

*Printanieres par P****

On voit naiſtre au Printems certaines écumes blanches qui s'attachent indifferemment à toutes ſortes de plantes. On peut les appeller *Printanieres*, parce qu'elles paroiſſent au Printems, pluſtoſt ou pluſtard, ſelon que la ſaiſon eſt plus ou moins avancée.

Pluſieurs Naturaliſtes ont parlé de ces écumes ſans en avoir connu la cauſe. Ceux qui ont recours à la Phyſique

generale croyent que ce ſont des vapeurs qui s'élevent de quelques terres par la chaleur du Printems, & vont s'attacher aux plantes qu'elles rencontrent. Ils apportent pour raiſon qu'on voit quelquefois un petit eſpace de terre dont les plantes ſont parſemées de ces écumes, & qu'enſuite on feroit dix lieuës ſans en trouver d'autres ; ce qui fait voir qu'il n'y a que certaines terres propres à former ces écumes. *Iſidore* de *Seville* croit que ces écumes ſont des crachats de Coucou. Cette penſée peut

lui eſtre venuë de ce qu'elles reſſemblent à de petits crachats, ou de ce qu'elles naiſſent lorſque le Coucou commence à paroiſtre, & de ce qu'elles diſparoiſſent environ le tems qu'il ſe retire, ou enfin de ce qu'en vôlant d'un lieu dans un autre, il fait quelque fois un ralement avec la gorge comme s'il vouloit cracher.

Quelques-uns penſent que c'eſt le ſuc des plantes qui s'extravaſe; & *Mouſet* dit que c'eſt une roſée écumeuſe.

Swarmerdam eſt de tous les Naturaliſtes celui qui a le

mieux connu ces écumes. Il prétend que ce ſont des ſauterelles qui les font avec la bouche. Il a eu raiſon de dire que ce ſont ces petits animaux qui les font ; mais ce n'eſt pas la bouche : ainſi il n'en a parlé que par conjecture.

Je pourrois rapporter pluſieurs autres penſées que l'on a euës ſur ces écumes : mais comme elles ſont toutes fauſſes, je ne m'y arrêteray pas davantage. Voici comme la choſe ſe paſſe.

On voit pendant l'Eté cer-

taines ſauterelles que les Naturaliſtes ont appellées ſauterelles puces, à cauſe qu'elles ſont fort petites, & qu'elles ſautent comme des puces. Leurs pieds de derriere n'excedent pas la hauteur de leur dos, comme font ceux des autres ſauterelles: Ils ſont toûjours pliez ſous le ventre comme ceux des puces, ce qui fait qu'elles ſautent fort vîte ſans perdre de tems, parce qu'il n'y en a point entre leurs ſauts.

J'ay déja fait remarquer dans le *Journal des Sçavans*,

que ces petites ſauterelles ont un aiguillon roide & fort pointu, avec lequel elles tirent le ſuc des plantes.

Cette petite remarque eſt curieuſe, parce qu'il n'y a que ces eſpeces de ſauterelles qui ayent un aiguillon. Toutes les autres qui nous ſont connuës ont une bouche, des levres & des dents, avec leſquelles elles mangent les herbes, & même la vigne.

Vos locuſtæ. . . .
ne meas lædatis vites : ſunt enim teneræ.

Nos ſauterelles puces font des œufs d'où il ſort au Printems d'autres petites ſauterelles, qui ſont envelopées pendant quelque tems d'une fine membrane. Cette membrane eſt un fourreau qui a des yeux, des pieds, des aîles & d'autres organes, qui ſont les étuits de ſemblables parties du petit animal qu'elles renferment.

Quand il ſort de ſon œuf, il paroiſt comme un petit ver blanchaſtre, qui n'eſt pas plus gros que la pointe d'une aiguille, quelques jours aprés il devient couleur de verd de pré

pré, que le ſuc des plantes dont il ſe nourrit, pourroit bien lui communiquer. Alors il reſſemble preſque à un petit crapaut, ou à une grenoüille verte qui monte ſur les arbres, & qu'on appelle pour cette raiſon *Rana arborea*; c'eſt-à-dire grenoüille d'arbre. Quoique cet inſecte ſoit envelopé d'une membrane, il ne laiſſe pas de marcher fort vîte & hardiment; mais il ne ſaute & ne vôle point qu'il n'ait quitté ſa pellicule.

Auſſi toſt qu'il eſt ſorti de ſon œuf, il monte ſur une

plante qu'il touche avec ſon anus pour y attacher une goutelette de liqueur blanche & toute pleine d'air. Il en met une ſeconde auprés de la premiere, puis une troiſiéme ; & il continuë de la ſorte juſqu'à ce qu'il ſoit tout envelopé d'une groſſe écume, dont il ne ſort point qu'il ne ſoit devenu un animal parfait, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſoit delivré de la membrane qui l'environne.

Pour jetter cette écume, il fait une eſpece d'arc de la moitié de ſon corps, dont le ventre devient la convexité ;

il recommence à l'instant un autre arc opposé au premier, c'est-à-dire que son ventre devient concave de convexe qu'il étoit. A chaque fois qu'il fait cette double compression, il sort une petite écume de son anus, à laquelle il donne de l'étenduë en la poussant de costé & d'autre avec ses pieds.

J'ay mis sur une jeune Mente plusieurs de ces petites sauterelles, les feüilles sur lesquelles elles firent leurs écumes ne grandirent point, & celles qui leur estoient oppo-

fées devinrent de leur grandeur naturelle. Cela fait voir que ces insectes vivent du suc des plantes tandis qu'ils sont dans leurs écumes.

Quand la jeune sauterelle est parvenuë à une certaine grandeur, elle quitte son enveloppe qu'elle laisse dans l'écume, & elle saute dans la Campagne.

Cette écume la garanti des ardeurs du Soleil qui la pourroient dessecher. Elle la preserve encore des araignées qui la suçeroient, comme je l'ay vû arriver quelquefois.

On dit à la Campagne que ces écumes ſont un preſage de beau tems : mais c'eſt qu'elles n'y paroiſſent que quand le tems eſt beau, le mauvais tems les détruit.

DONS DU ROY.

Le Roy a nommé à l'Evêché de Senlis, vacant par la mort de Mr de Chamillart, l'Abbé Trudaine, grand Vicaire d'Amiens.

Senlis Ville de France dans le Duché de Valois. Elle eſt ſituée ſur la Nonnette, à dix

lieuës de Paris; elle a tiré son nom de ces anciens peuples, ou de sa situation au milieu de la grande Foreſt de Ret. Elle fut convertie par les Prédications de S Denis, Apoſtre de la France, & S. Regule, qui en fut le premier Eveſque, y fonda l'Egliſe Cathedrale en l'honneur de Noſtre-Dame. Il y a ſept Paroiſſes, deux Collegiales & un Bailly. Le Chapitre de la Cathedrale eſt compoſé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre & de 24. Chanoines; le Diocéſe n'a que ſept lieuës de longueur &

comprend 72. Paroiſſes, partagées entre quelques Doyennez Ruraux. La Ville de Senlis ſouffrit un Siege contre la ligue, & vit le ſanglant combat qui s'y donna en 1589. entre les Ducs de Longueville & d'Aumale, celuy cy Ligueur & l'autre du parti du Roy.

Sa Majeſté a donné l'Abbaye de Baume, Ordre de S. Benoiſt, Diocéſe de Bezançon, vacante par la mort de Mr de Chamillart, Eveſque de Senlis, à l'Abbé de Broglio, Agent du Clergé de France.

Baume eſt une petite Ville

de la Franche-Comté. Elle eſt ſituée ſur la riviere de Doux, ſix lieuës au deſſus de la Ville de Beſançon.

L'Abbaye de Longway, Ordre de Ciſteaux, Diocéſe de Langres, à l'Abbé Caqueré.

Longway, Bourg de France dans la Champagne, eſt ſitué à ſix lieuës de Langres du coſté de l'Occident.

Il y a une autre Abbaye de Longway de l'Ordre de Premontré, dans le Diocéſe de Reims.

L'Abbaye de Corés, Ordre de S. Benoiſt, Diocéſe d'Au-

tun, à l'Abbé de Champeron.

L'Abbaye de Foncombaud, Ordre de S. Benoiſt, Diocéſe de Bourges, à l'Abbé Tiraquau.

Foncombaud, Bourg de France dans le Berry, eſt ſitué ſur la riviere de Creuſe, 2. lieuës au deſſous de Blanc en Berry.

L'Abbaye de Foncombaud fut fondée l'an 1090.

L'Abbaye de Boras, Ordre de Ciſteaux, Diocéſe d'Auxerre, à l'Abbé l'Anglois.

La Coadjutorerie de l'Abbaye des Religieuſes de S.

Juſt de Romans, Ordre de Ciſteaux, Diocéſe de Vienne à Madame Armand, Religieuſe du même Ordre.

Rare & curieux Extrait d'une Lettre de Madrid du 15. May.

Il y a environ un mois que le Marquis Don-Juan de Cardoça, Conſeiller du Conſeil des Indes, donna ſa derniere fille en mariage au Chevalier de Noguichard, Colonel en ſecond du Regiment des Dragons du Valleco. Il eſt natif de Bourdeaux & s'appelle Cô-

teau en ſon nom. Il y a dix ans qu'il eſt au ſervice du Roy d'Eſpagne, où il s'eſt avancé par ſon merite; cependant malgré ſon employ, qui à peine luy donnoit dequoy vivre, il étoit encore ſi pauvre, il y a ſix mois, qu'il ne pouvoit pas s'imaginer qu'il y eut une fille au monde pour luy. Le Marquis de Salmeron Eſpagnol de nation, qui étoit & qui eſt encore ſon ami, luy propoſa il y a quelque temps de ſe marier; le Cavalier lui répondit qu'il acceptoit la propoſition, s'il pouvoit lui trou-

ver une fille qui luy convint. Mr de Salmeron qui connoiſſoit particulierement Don Juan de Cardoça, luy rendit auſſi toſt une viſite, où il luy inſinua adroitement dans la converſation, qu'il devroit bien ſonger à marier ſa derniere fille qui eſtoit en âge de l'eſtre. Don Juan luy dit qu'il y conſentoit de bon cœur ; mais qu'il vouloit pour Gendre un homme de bonnes mœurs, & qui eut un rang dans le monde, qu'il ne s'embarraſſoit pas qu'il eut du bien, ny de quelque Nation, qu'il fut pourvû

qu'il fut honnête homme, persuadé que la reconnoissance dans une ame bien née, établiroit le bonheur de cette union, autant que les liens de l'amour & du mariage. Le Marquis de Salmeron luy proposa insensiblement le Chevalier de Noguichard. Don Juan demanda du temps pour examiner cette affaire; & au bout d'un mois toutes ses reflexions faites, il donna sa fille au jeune homme, avec une belle maison toute meublée, un équipage magnifique & cent mille piastres d'argent comptant.

Si le bon exemple ſert de planche aux autres, il y a bien de l'apparence que les François qui ſont icy, auſſi bien que ceux qui y viendront, feront toutes leurs diligences pour trouver de pareilles aubaines.

Au reſte je vous recommande de faire afficher dans Paris & dans les autres Villes du Royaume, ſi vous le jugez à propos, la nouvelle que je vais vous apprendre, elle pourra eſtre d'une grande utilité à ceux qui voudront courir de grands riſques.

Il y a icy une Eſclave de

trente ans, fort jolie, & riche de six cens mille écus qu'elle possede à present, sans compter plus de trente mille piastres qu'elle attend des Indes.

Voicy de quelle maniere la fortune luy a envoyé tant de richesses.

Cette pauvre fille fut venduë étant encore enfant à un Espagnol de bonnes aires. Son Patron la mit auprés de sa femme, qui fut si contente du zele avec lequel elle l'a servie pendant vingt-ans, que se voyant prés de mourir sans

enfants, elle recommanda ſon Eſclave à ſon mary, autant que ſi elle eut eſté ſa propre fille, & luy laiſſa par teſtament avec la liberté qu'elle luy donna d'abord, la moitié de tout le bien dont elle pouvoit diſpoſer, & l'autre moitié à ſon époux. Cette ſomme eſtoit fort conſiderable. Le mary qui avoit fort travaillé pendant toute ſa vie pour amaſſer de ſi grandes richeſſes, & qui d'ailleurs eſtoit un honneſte homme, & vieux Chrétien, aima de bonne foy cette heureuſe Eſclave, autant

que

que ſa femme l'avoit aimée, & ſans faire aucun compte avec elle, il luy dit qu'il la laiſſoit, non ſeulement la Maîtreſſe de tout le bien de ſa femme; mais même de tout celuy qu'il poſſedoit.

Cette fille trouvant des manieres ſi franches, & tant de generoſité dans ſon maiſtre, s'attacha encore plus fortement à luy, & quoy qu'affranchie, elle ne voulut pas le quitter, ny ſe prévaloir aucunement des bontez qu'il avoit pour elle. Au contraire elle l'aima avec tant de ten-

dreſſe & de conſtance, que le bon homme, ſe voyant à ſon tour à l'article de la mort, fit appeller ſes amis & la Juſtice, & en leur preſence, d'un eſprit tranquile & d'une voix nette & libre, il fit une donation autentique de tous ſes biens à cette créature fortunée, qui ſix mois avant la perte de ſon maiſtre & de ſa maitreſſe, eſtoit encore toute chargée du poids de ſa ſervitude, & expoſée au danger de tomber entre les mains d'un nouveau Patron, tant les maladies continuelles du ſien,

lui donnoient lieu d'apprehender, qu'il ne mourut bientoſt.

Il mourut en effet; mais avec les conditions que je viens de vous dire.

Cette riche fille, aprés avoir eſſuyé ſes larmes, a écoûté enfin quelques propoſitions de mariage; mais aucun des prétendans qui ſe ſont preſentez, ne luy a plû, elle ne ſe ſoucie pas même que celuy qu'elle préferera aux autres, ſoit de ſa Nation, ou n'en ſoit pas: elle veut ſeulement avant de s'engager eſtre ſeure de l'hom-

me qu'elle épouſera : elle veut éprouver ſon amour & ſa fidelité, ſans ſe montrer, & ne l'épouſer qu'aprés l'avoir éprouvé. Elle n'a rien de deſagréable ; mais c'eſt conſtamment à preſent la Dame inviſible : *Celle-cy vaut mieux que celle de la Comedie.*

Si vous ſçavez quelqu'un qui oſe venir tenter l'avanture, & qui ſe croye aſſez brave, pour oſer ſe flatter de ne pas s'en retourner les mains vuides, envoyez-le moy :

Je connois le Directeur de la belle, je le mettray aux pri-

ſes avec luy, & il le mettra aux priſes avec elle, qu'il vienne ; & s'il réüſſit, il eſt bien juſte, qu'en faveur d'un pareil avis, il me faſſe au moins un preſent de mille Piſtoles, puiſque le Marquis de Salmeron en a eu huit cens, pour la façon du mariage du Chevalier de Noguichard.

Ne croyez pas, s'il vous plaiſt, Monſieur, que je vous écris icy des balivernes. Ce ne ſont pas là des jeux d'enfant, & je vous proteſte que ces deux Hiſtoires ſont ſi veritables, que j'enrage d'avoir

une femme. Celle de l'Eſcla-
ve, & ſes intentions pour le
mariage, ont déja mis iben du
monde en Campagne.

Je crois en bonne foy
qu'on veut me rendre Au-
teur malgré moy. Il n'y a
pas juſqu'à l'Enigme que
j'ay attendu pendant tout
le mois, que j'ay deman-
dé à tout le monde, &
dont perſonne n'a voulu
me faire preſent. Je n'ay
de ma vie travaillé à devi-
ner les ouvrages, & en-

core moins à les compoſer ; cependant on m'aſſeure que je ſuis indiſpenſablement obligé de mettre une ou deux Enigmes dans chaque Mercure. Bien des gens ont du goût pour ces obſcuritez, & le plaiſir de trouver le nom d'une choſe par le détail des choſes qui lui appartiennent, détermine, dit-on, un grand nombre de perſonnes à achetter le Mercure pour l'Enigme.

Voilà plus de raiſon qu'il
n'en faut, pour me deter-
miner moy-même à la
faire, au défaut de ceux
qui me rendroient un
grand ſervice, s'ils vou-
loient m'en épargner la
peine : Mais en attendant
leur ſecours, puiſqu'il n'y
a pas moyen de m'en dé-
dire, & qu'il faut que je
forge des Enigmes pour la
premiere fois de ma vie,
je laiſſe aux perſonnes qui
ont la pénétration de les
deviner.

deviner, le ſoin de juger ſi je me ſuis bien ou mal tiré de celles que je leur donne. Le mot de la premiere Enigme du mois dernier eſt *le Lys & la Roſe*, & celuy de l'autre eſt *l'Eventail.*

ENIGME.

Sans Corps & ſans Couleur je raiſonne ſur tout,

May 1714. R

Toûjours Miſterieuſe, ou
ſimple ou figurée;
Des animaux, des fleurs
dont la terre eſt parée,
Les diſcours par mon Art
ont fait un nouveau
goût.
J'ay fait mille tableaux, où
j'ay depeint les hommes:
La nature a formé mes
traits & mes craiyons,
Je luy dois les comparai-
ſons
Qui nous peignent tels que
nous ſommes.

Mais en vain les ſçavans
qui travaillent ſur
moy,
Employent mon ſecours
pour démaſquer le
vice,
Chacun me ſent, m'avouë,
& l'on a l'injuſtice
De nourrir les défauts
qu'on reconnoitroit en ſoy.

AUTRE.

Quoyque je ſois de ma-
tiere inſenſible,

Rien n'eſt pourtant plus
ſenſible que moy.
Utile quelquefois, & quel-
quefois nuiſible,
On me fait exercer par tout
le même employ.
Chaque humain a vingt
fois ma forme & ma fi-
gure :
Les anneaux de l'Hymen
me paſſent ſur le corps,
Ce n'eſt enfin qu'aprés de
violents efforts,
Que l'on me voit ſouvent
tomber par avanture.

Quelquefois d'un rubis que
je porte à l'envers,
J'amuſe les appas que mon
maiſtre reſpecte,
Le Poëte avec moy fait &
defait ſes Vers,
Au lit, debout, j'attaque,
& j'écraſe l'inſecte.
Je ſuis court, je ſuis long,
foible, dur, haut & bas:
Je ſers petits & grands des
pieds juſqu'à la teſte,
La place où je me mets
n'eſt ſouvent guere
honneſte,

Enfin vous me voyez & ne me voyez pas.

Je prie ceux qui devineront le mot des Enigmes, & qui voudront que leurs noms entrent dans le Mercure, comme cela se pratiquoit sous Mr Devisé, de se faire écrire chez le sieur Jollet, sur le Pont S. Michel, du costé du Palais, au Livre Royal; chez Ribou, sur le Quay des Augustins; & chez

le ſieur Lameſle, ruë du Foin, prés S. Yves, qui recevront tout ce qu'on leur apportera pour le Mercure, d'avoir attention que tous les noms propres ſur tout ſoient écrits de façon, que les Imprimeurs n'ayent pas plus de peine à les deviner, qu'ils en auront eu eux-mêmes à deviner l'Enigme.

Ceux qui envoyeront des Memoires, auront ſoin, s'il leur plaiſt d'en

payer le port, & de les adreſſer aux mêmes endroits.

Je réponds d'avance du bon acceüil que je feray aux bonnes pieces que l'on m'envoyra, & il ne tiendra pas à moy que le Public ne leur rende autant de juſtice qu'elles en meriteront.

Pour ce qui concerne les nouvelles du monde je promets de n'en donner jamais de fauſſes, je

prie ſeulement le Public de me permettre de m'étendre quelquefois ſur les circonſtances qui me preſenteront des faits Hiſtoriques, que je croyray digne de l'amuſer. Par exemple l'Hiſtoire de la mort du Bacha de Damas, qui eſt ſi fraîche, que perſonne n'en a peut-eſtre encore entendu parler me fournira la matiere d'une des plus curieuſes nouvelles de mon ſecond Mer-

cure. Je réponds encore, quelque liberté que je prenne, dans le détail de mes nouvelles, que je ne confondray jamais le menſonge avec la verité : Il ſeroit trop facile de prendre ſouvent l'un pour l'autre, & l'on ne me reprochera jamais d'avoir ſurpris la Religion du Public. Mais on a aſſez de lumiere pour demeſler l'Epiſode du fond de l'Hiſtoire, & aſſez de curioſité pour trou-

ver bon que je me ſerve quelquefois d'exemples & de comparaiſons pour donner plus d'ornement & d'authorité à la nouveauté des faits que je raconteray.

Au reſte quelque difficile que ſoit le Public, & quelque bonne raiſon qu'il ait de l'eſtre, il doit, s'il eſt juſte, comme je n'en doute point, ſe contenter du zele avec lequel je ſuis preſt à le ſervir, & pour

me mettre à une épreuve qui luy plaiſe, il n'a qu'à me preſter de bonne foy ſes opinions & ſes avantures, il verra comme je luy rendray fidelement ſes ſentimens & ſon Hiſtoire.

Les circonſtances d'un événement le rendent ſouvent le plus conſiderable qu'il n'eſt en luy-même. Par exemple, on ne s'étonnera pas que le feu prenne quelquefois dans une grande Ville comme Paris; mais il y a de-

quoy s'étonner lorſqu'il y prend, que les maiſons les plus proches de celle qui brûle ne ſoient point endommagées du malheur de leur voiſine. Le monde eſt plein du bruit de ces fameuſes incendies qui ont ſouvent mis des Villes en cendre. Plus d'onze mille maiſons qui furent conſommées par les flâmmes de Conſtantinople il y a environ un an, & la Ville de Romhild en Saxe, qui vient d'eſtre preſque entierement bruſlée, ſont de triſtes comparaiſons qui ne peuvent ſer-

vir qu'à faire admirer davantage la diligence, le zele & les précautions des Magiſtrats de Paris. Le feu qui n'eſt point allumé par la guerre, n'a dans toutes les Villes du monde que les mêmes principes; mais il n'a pas dans celle-cy les mêmes progrés. Lorſqu'il prend icy on a de la peine à s'imaginer qu'ailleurs des Villes entieres periſſent par les flammes, & lorſqu'il prend ailleurs on ne peut pas concevoir avec quelle diligence on l'éteint icy.

Qu'on ne me reproche pas qu'il faut n'avoir rien à dire

au Public pour l'entretenir d'une maison brûlée, je crois qu'il n'y a dans aucun Mercure guere d'article qui soit plus raisonnable que celuy cy ; à moins qu'on ne prétende être en droit de m'alleguer qu'une chose n'est bonne à raconter qu'autant que les incidens du fait ont causé d'éclat ou de desordre.

Celuy dont il est question va me servir de réponse à toutes les objections du monde.

Le 12. de ce mois le feu prit au bout de la ruë de la

Barillerie, derriere le Palais, à la maiſon d'un nommé Jean Billoüard, Marchand de Bortes, entre les quatre & cinq heures du matin, ſa maiſon embraſée du bas en haut, menaçoit déja les maiſons de ſon voiſinage, lorſque Monſieur le premier Préſident & Monſieur d'Argenſon y arriverent. Les ordres ques les 2. Magiſtrats donnerent, furent ſi promptement executez qu'à peine les Pompes de la Ville furent amenées, les canaux des ruës ouverts, & ces eaux multipliées, & portées ſans relâche

relâche au milieu des flâmmes, que le feu fut éteint.

Les gens qui aiment les grands évenemens, en verroient de reste dans une Ville comme Paris, si une pareille vigilance & des soins pareils, n'arrêtoient pas dans leurs commencemens, le progrés des desordres qui pourroient y arriver tous les jours.

J'ay raconté le fond de l'accident, je passe maintenant aux circonstances.

L'escalier de cette maison fut le premier devoré par la flâmme. Ainsi quatre ou cinq

ménages, peuplez d'hommes, de femmes, & de petits enfans qui l'habitoient trouverent, aprés que quelques uns des premiers éveillez le furent sauvez par les toits, qu'il n'y avoir plus de salut pour eux, à moins de sauter par les fenêtres. On mit des matelats dans la ruë pour les recevoir pendant que sept personnes descendoient d'une croisée du troisiéme étage, avec le secours d'une corde grosse comme la moitié du petit doit. Alors une Mere (dont les mouvemens sont assez dif-

ſciles à exprimer) prit une petite fille de trois ans qui reſtoit encore avec elle dans la chambre, elle l'embraſſa, & en même temps elle l'envoya par la feneſtre: Un particulier l'a reçût ſaine & ſauve entre ſes bras: Elle fit le ſaut aprés ſon enfant; ſa réſolution la ſauva aux dépens de quelques contuſions: Mais c'eſt peu de choſe pour un ſi grand ſaut. Un pauvre ouvrier qui demeuroit au quatriéme, fut le ſeul à qui il en coûta la vie; Il ſe précipita de ſa feneſtre ſur le pavé, où il expira à l'inſ-

tant. La vie d'un homme eſt certainement d'un prix important; mais je crois qu'on ne ſçauroit voir dans nul endroit du monde de ſi triſtes Avantures à ſi peu de frais.

Mr le Baron Perron de S. Martin, Baron de Quart, S. Vincent Donat, Joras, &c. Gentil-homme de la Chambre de ſa Majeſté Sicilienne, General de Bataille dans ſes armées, Gouverneur de la Ville & Province d'Ivrée, ſon Ambaſſadeur ordinaire auprés du Roy de France, fit

ſon entrée publique le 12. de ce mois La ſuite de cet Ambaſſadeur eſtoit compoſée du Caroſſe du Roy, où eſtoient l'Ambaſſadeur, le Maréchal de Monteſquiou & l'Introducteur, & des Caroſſes des Princes & Princeſſes du Sang, dans leſquels eſtoient les Gentilshommes qui complimenterent Mr l'Ambaſſadeur.

Les Caroſſes de l'Introducteur & du Maréchal precedez de leurs valets de pieds. 18. valets de pieds de l'Ambaſſadeur, habillez d'une livrée magnifique, ſon Ecuyer & 4.

Pages à cheval. Le Suisse à cheval, qui precedoit le Carosse de l'Ambassadeur, à huit chevaux, suivoient deux autres Carosses, dans lesquels estoient Mr Denaudy, Secretaire du Roy de Sicile & de son Ambassade à la Cour de France, & trois autres Gentils-hommes. Aprés qu'il fut arrivé à son Hostel, il fut complimenté de la part du Roy par le Duc de la Tremoille, premier Gentil homme de la Chambre de Sa Majesté; de la part de Madame, par le Marquis de Mortagne,

ſon premier Ecuyer ; de la part de Mr le Duc d'Orleans par le Marquis d'Armentieres, ſon premier Gentil homme de la Chambre ; de la part de Madame la Ducheſſe d'Orleans par le Marquis de S. Pierre, ſon premier Ecuyer.

Le 24. le Prince de Lambeſc & le Baron de Bretteüil, vinrent avec le Caroſſe du Roy prendre l'Ambaſſadeur en ſon Hoſtel, & le conduiſirent à Verſailles, où il eut ſa premiere Audiance publique de Sa Majeſté. Aprés quoy il eut Audiance de Mon-

ſeigneur le Dauphin, de Madame & Monſeigneur le Duc & de Madame la Ducheſſe d'Orleans. Il fit une tres belle Harangue à Sa Majeſté, à laquelle elle répondit en des termes tres-obligeans.

Je ne croy pas qu'on ait vû beaucoup de Lettres comme celle-ci, qu'un de mes amis m'écrit de Constantinople, dattée du 20. Avril.

J'étois fort en peine de vous, mon cher L. F. lorsque vôtre lettre est heureusement venuë me tirer d'inquietude. Vôtre stile libre & enjoüé, & vos nouvelles badines n'ont pas mal contribué à me persuader que vous vous portez bien: mais la lâcheté de vos reflexions,

& l'indolence de vôtre philoſophie m'ont mis dans une telle colere contre vous, que je n'ai pas le courage de vous feliciter ſur la ſanté dont vous joüiſſez, puiſque vous avez reſolu de l'employer plus mal que je n'aurois jamais oſé me l'imaginer.

Vous voulez maintenant que tous les amis que vous avez laiſſez dans les differentes regions du monde, ſoient ſûrs de vous trouver à Paris juſqu'à la fin de vos jours. Jadis on avoit le plai-

sir de s'entretenir quelque-
fois avec vous du Nort au
Sud, & de l'Est à l'Oüest;
je comptois même que vous
n'abandonneriez pas nôtre
nouvel Ambassadeur, aprés
le portrait que vous m'a-
vez fait, & de son merite,
& des obligatious que vous
lui avez. Neanmoins il par-
tira sans vous, pendant que
vous vivrez à Paris comme
un Parisien, & qu'éternel-
lement sujet à un coup de
cloche, la Samaritaine re-
glera tous les momens de
vôtre vie. Voila en verité

une plaiſante profeſſion pour un homme de vôtre humeur.

L'audacieux Simon de Bellegarde, qui recommence à preſent pour la troiſiéme fois le voyage de la Byſſinie, arriva ici avant-hier. Je dînai & je ſoupai hier avec lui. Il me dit qu'il vous avoit vû à Madrid, dans le deſſein de le ſuivre de prés. Il ajoûta même qu'il avoit quelque legere intention de vous attendre à ſa maiſon de Scutari, où il va paſſer quelque temps, avant

d'entreprendre (avec ſon grand Negre qu'il a retrouvé) de courir à la découverte du Temple de Jupiter Hammon, & de retourner en Ethiopie. Je lui dis, aprés pluſieurs bagatelles que nous debitâmes ſur vôtre compte, que s'il n'attendoit que vous pour aller rendre viſite au Prête-Jean, il n'avoit que faire de ſe charger de bouſſole, ni d'eau, pour traverſer plus commodément les ſables de l'Egypte. En même temps je lui montrai vôtre

Lettre. Je ne veux pas vous faire rougir de toutes les injures dont il vous accabla. Il vous traita d'homme ſans cœur & ſans foy ; enfin il acheva ſa declamation par cette belle ſentence : *Morbleu*, dit il, *il n'a pas tant de tort ; il a fait trop de chemin inutile depuis qu'il eſt au monde, pour ne pas ſe réſoudre en conſcience à être faineant juſqu'à la mort ; & je ſerai bien ſurpris ſi à la fin cette reſolution n'eſt pas ſuivie de quelques vœux melancoliques.* Mais vous ne faites

point d'attention, lui dis-je, à ce qu'il me mande, & vous ne voyez pas qu'il aime mieux travailler à Paris à faire imprimer ſes voyages, & peut-être les nôtres. *Oh ma foy*, reprit-il, *il fait bien, & cet employ me paroît fort d'accord avec ſes ſaillies. Ecrivez-lui au plûtôt, que je mette un mot dans vôtre Lettre, & promettons-lui bien des merveilles.*

Ainſi nous nous ſeparâmes tous deux, aſſez mortifiez d'être ſûrs de ne vous revoir de long-temps : mais

ſi vous m'aimez toûjours, mon cher L. F. faites du moins que vos Lettres me conſolent de vôtre abſence. De mon côté j'eſpere ne vous pas mal dedommager de vôtre exactitude.

Le depit que j'ai eu en liſant vôtre Lettre, de vous voir capable de la foibleſſe de vous forger enfin l'idée du repos dont vous vous flatez, avant de ſentir que le public vous fatiguera peut-être plus que tous les monts & tous les vaux de l'univers, devroit, ſi j'étois

d'humeur vindicative, m'empêcher d'étendre plus loin ma réponſe : mais mon interêt l'emporte ſur mon depit, & j'apprehendrois trop de voir bientôt finir de vôtre côté nôtre commerce epiſtolaire, ſi je ne vous écrivois que des nouvelles inutiles pour vous, ou indifferentes à ceux à qui vous pouvez les communiquer. Ainſi je vais vous entretenir de la Georgie, de la Perſe, de Bizance, & de moy.

Il y a quelque temps qu'il

vint ici un des principaux Timars de la Georgie, avec qui je me liai d'amitié, de façon à ne m'en pouvoir jamais dédire, tant il me donna d'eſtime pour lui. Avant de vous apprendre ce qu'il m'a conté de ſon hiſtoire, j'ai deux mots à vous dire de la qualité de ſon employ.

Un Timar dans cet Empire eſt ordinairement un homme de guerre, à qui l'on donne la joüiſſance & le revenu d'une certaine quantité de terres (qu'on

appelle timariot.) Les uns valent plus, les autres moins. Il y en a qui rapportent quatre cens, cinq cens, mille, & juſqu'à deux mille écus de rente. Il y en a beaucoup au deſſous. Ceux à qui on donne ces places, ſont obligez, dans tous les beſoins de l'Etat, de ſe ranger, au premier bruit de guerre, ſous l'étendart de la Religion, & de mener avec eux à leurs dépens, au moins un ou deux cavaliers ou fantaſſins de leur timariot. Ces Timars ſont

de vrais tyrans dans l'étenduë de leur domaine. Celui-ci en a un des plus conſiderables, & il m'a juré que, ſans inquieter jamais ſes vaſſaux, le ſien lui valoit tous les ans plus de cinq cens ſequins de rente; auſſi eſt-il fort riche Il s'appelle Oſmin Kara. C'eſt un vieux Muſſulman, recommandable par ſa bonne mine autant qu'il l'eſt depuis longtemps par ſa valeur. Il eſt fils d'un de ces enfans de tribut qu'on appelle *Azamoglans*. Il ſervoit dans les

Janiſſaires lorſque *Mahomet* quatre fut dépoſſedé par ſon frere *Soliman* III. Il ſe trouva malheureuſement engagé étroitement dans le parti de ces deux fameux ſeditieux *Fetfagi* & *Haggi Ali*, dont la revolte penſa cauſer la ruine entiere de l'Empire Othoman. Ce fut lui, qui aprés avoir été des plus animez & des plus heureux au pillage de la maiſon & des richeſſes du grand Treſorier, entra le premier le ſabre & la flâme à la main dans la maiſon du

grand Visir *Siaous*, qui, aprés avoir mal à propos remis le ſceau de l'Empire dans les mains du Muphti, au milieu de cet affreux deſordre fut tué d'un coup de piſtolet, que *Haggi Ali* lui tira dans la tête. Il fut un de ceux qui ſçut le mieux & le plus ſecretement profiter des joyaux qui furent arrachez aux femmes & aux enfans de ce malheureux Visir, qu'on traîna comme lui dans les ruës de Conſtantinople, aprés les avoir égorgez. Enfin ce fut

lui qui ſauva la plus jeune fille de *Siaous* avec une eſclave, qu'il vendit publiquement quatre ſequins à un Marchand Arabe, qui lui promit en ſecret de les lui rendre pour le même prix, lors qu'il voudroit les racheter ; ce qu'il fit lorſque le tumulte fut appaiſé. On s'étonne rarement ici des actes de bonne foy, l'uſage eſt de n'y pas manquer.

Oſmin Kara confia avec ſon argent & ſes bijoux, cette petite fille, ſeul reſte

de la famille des deux grands Visirs *Cuprogli*, qui avoient si heureusement travaillé pour l'agrandissement & pour la gloire de l'Empire Othoman, à un vieux Marchand Armenien son ami, établi dans le faux-bourg de Galata. Ce bon homme garda ce dépôt chez lui pendant dix ans, qu'*Osmin*, qui eut ordre d'aller servir dans les Jannissaires de Babylone, passa sur les frontieres de la Perse, qui menaçoit alors le grand Seigneur de lui declarer

clarer la guerre. A ſon retour à Conſtantinople, on lui donna un timarior de deux cens ſequins de rente. Dés qu'il ſe vit en poſſeſſion d'un azile, il alla chez ſon ami, qui lui rendit, avec ſes bijoux, la fille de *Siaous* grande, bien faite & belle. Elle avoit juſqu'alors ignoré ſa naiſſance; il la lui aprit, & en même temps il lui demanda ſi elle vouloit l'épouſer. Elle y conſentit. La ceremonie de ce mariage ſe fit à la Turque. Il remercia ſon ami, il prit

congé de lui, & il ſe retira avec ſon epouſe dans ſon timariot, où il a toûjours vêcu avec elle comme s'il lui eût été défendu d'avoir plus d'une femme.

Il y a cinq ans que le dernier Viſir depoſé, qui l'avoit toûjours conſideré, changea ſon timariot pour celui qu'il poſſede. Il y a trois mois qu'il étoit ici, & c'eſt de lui que j'ai appris le petit trait d'hiſtoire que vous allez lire.

J'étois, me dit-il un jour, dans les Janiſſaires du

Sultan *Solyman*, qui (pour nous punir des troubles que nôtre union avec les Spahis avoit cauſez dans Conſtantinople) nous envoya ſur les frontieres de la Perſe, lors qu'un ſujet du Sophi me tomba entre les mains. Toutes les raiſons & toutes les regles de la guerre le rendoient mon priſonnier : mais je trouvai tant de probité dans cet homme, que, loin de ſonger à m'en faire un eſclave, je tâchai ſeulement de m'en faire un ami, & j'y reüſſis.

Un jour me promenant avec lui parmi un grand nombre de tombeaux, (dont on voit encore des ruïnes magnifiques à un quart de lieuë de Babylone:) Vous m'aimez, me dit-il, ſans me connoître; cela ne me ſuffit pas, je veux vous apprendre qui je ſuis, pour voir comme vous me traiterez lorſque vous me connoîtrez. Je m'appelle *Achmet Ereb*. La vertu qui fait ma nobleſſe a fait les honneurs & les infortunes de ma vie. Le Sophi

mon Seigneur m'a comblé pendant dix ans des biens qu'il vient de m'ôter en un jour. Mes ennemis lui ont perſuadé que j'avois trouvé un treſor. Quoique je n'aye jamais poſſedé d'autres richeſſes que celles qu'il m'a données, il a neanmoins crû mes accuſateurs. Enfin un de ſes Officiers vint un ſoir me dire que le Sophi m'ordonnoit de me rendre le lendemain, aprés la premiere priere, au pied de ſa Tribune, pour répondre au crime dont on m'accuſoit.

Ce Prince aimoit beaucoup la pêche, & il y avoit alors plus de deux ans que je travaillois avec ma femme à lui faire, de ſes propres largeſſes, un preſent qui pût lui plaire. C'eſt un filet qui a ſoixante pieds de longueur, ſur trois de hauteur, dont tout le rezeau eſt d'or fin, ſans aucun mélange de ſoye; au lieu de plomb, j'ai mis de diſtance en diſtance des boules d'or & d'argent, & pour ſoûtenir le poids du filet, le cordon qui reſte ſur l'eau

eſt garni de pieces de cedre & de liege attachées au filet avec des anneaux d'or. Voila, lui dis je, en le lui preſentant le lendemain matin, le treſor que je poſſede. Je dois à la generoſité de Ta Haureſſe tout l'or dont il eſt enrichi, & lorſque j'ai entrepris de le faire, je ne l'ai jamais deſtiné qu'au plaiſir de Ta Hauteſſe. Dieu eſt tout puiſſant & tout miſericordieux, & le ſaint Prophete m'entend. Je lui donnai avec cela un *zirtlan* que j'aimois, & qui

me parloit comme un hom-
me. Pour recompenſe de
ma bonne foy, on a bien
reçû mon preſent Je me
ſuis appauvri à le faire, &
le Sophi m'a chaſſé. Voila
ce qu'Oſmin me conta.

Que penſez-vous, mon
cher L. F. de la politique
de cet homme ? Auriez-
vous en ſa place donné vô-
tre filet ? l'auriez-vous gar-
dé ? auriez-vous, aux yeux
de vôtre Juge montré vô-
tre richeſſe, ou ſoûtenu vô-
tre pauvreté ? N'y avoit-il
que de la vertu à faire l'un

ou

ou l'autre? Enfin comment vous ſeriez vous défendu? ..

Mais à propos du *zirtlan* que je viens de vous nommer, je veux vous apprendre ce que c'eſt, ſi vous ne le ſçavez pas ; à la bonne heure ſi vous le ſçavez, je n'ai rien de mieux à faire.

C'eſt un animal que les Turcs appellent *zirtlan*, & les autres nations *hyena*. Cet animal eſt de la taille d'un loup ordinaire. Il entend parfaitement la voix humaine, & il comprend à merveille le ſens de toutes

les paroles qu'il entend. *Osmin*, qui en a depuis longtemps apprivoiſez, m'a aſſuré qu'ils lui avoient quelquefois répondu des mots bien articulez, & fort relatifs à ceux qu'il leur avoit dits. La maniere dont on le prend eſt admirable. Ceux qui ſont aſſez hardis pour lui donner la chaſſe approchent de ſa caverne, qu'un monceau d'oſſemens & de carcaſſes des animaux qu'il a dévorez rend toûjours fort reconnoiſſable. Le plus audacieux de ces

chaſſeurs entre dans la caverne, tenant à ſa main le bout d'une corde, dont ſes camarades tiennent l'autre à la porte. Sitôt qu'il met le pied dans l'antre, il crie de toute ſa force, *joctur*, *joctur*, *ucala*. Cela veut dire, il n'y eſt pas, il n'y eſt pas; & en criant toûjours, il n'y eſt pas, il arrive juſqu'auprés de ce terrible animal, qui ſe ſerre contre la terre, perſuadé que les hommes qui le cherchent ne mentent point, & qu'ils ſont apparemment ſûrs de ne le

pas trouver, puis qu'ils disent toûjours qu'il n'y eſt pas. Alors le chaſſeur, ſans diſcontinuer de crier, il n'y eſt pas, lui paſſe ſa corde entre les cuiſſes, l'attache de maniere à ne le pas manquer. Il laiſſe enſuite traîner la corde à terre; puis à meſure qu'il ſe retire à reculon, il crie, juſqu'à ce qu'il ſoit dehors, il n'y eſt pas: mais dés qu'il a regagné la porte de cet affreux gîte, il crie de toute ſa force avec ſes camarades, il y eſt, il y eſt, il y eſt. L'ani-

mal qui ſe voit ainſi découvert, s'élance auſſitôt avec fureur pour devorer ſes ennemis : mais il eſt ſi bien pris, qu'en ſortant de ſa caverne ou on le tuë, ou il s'enferme dans une grande machine faite exprés pour le prendre en vie.

Si je n'avois pas vû cet animal ; ſi je n'étois pas ſûr qu'il entend & comprend les ſons de la voix de l'homme, & ſi je ne croyois pas de bonne foy ce qu'*Oſmin* m'en a raconté, je ne pourrois pas encore me perſua-

der que ce que le ſage & ſçavant Augerius Giſſenius Buſbequius en a écrit ne fût un vrai conte à dormir debout. Je vous envoye exprés ce que nous en a dit ce Miniſtre qui, comme vous ſçavez, fut ici long-temps Ambaſſadeur de l'Empereur Maximilien auprés du Grand Sultan Solyman premier. Voici les termes de l'original.

Extractum Epiſt. 1. Aug. G. B... p. 74. de hyænis.

Jam ride quantùm lubet,

si unquam risisti; fabulam audies quam ex ore populi referam. Aiunt hyænam, (quam ipsi zirtlan vocant) sermonem intelligere humanum, (veteres imitari dixerunt) propterea que à venatoribus hunc in modum capi. Accedunt ad ejus cavernam, quam ex ossium cumulo deprehendi facile est. Subit unus cum fune, cujus partem extremam sociis tenendam foris relinquit; ipse identidem pronuntians, joctur, joctur, ucala; *illam se non reperire, illam non adesse introrcpit. At hyæna quæ se latere, nescirique*

ex ejus sermone putat, manet immota, donec sibi crus fune vinciatur; subinde venatore illam non adesse clamitante. Deinde cum iisdem verbis retrocedit: sed ubi jam ex spelunca evasit, de repente clamore magno hyænam intus esse pronuntiat; quo illa intellecto, vehementi impetu ut fugam capiat nequicquam prosilit, venatoribus per funem quo crus ei implicatum diximus retinentibus. Sic eam vel occidi, vel adhibitâ industriâ narrant vivam capi. Nam animal sævum est, & quod se impigrè defendat.

Ainſi vous pouvez, mon ami, juger de ce que j'en ai vû, par ce qu'en dit Buſbek. A l'égard des contemporains, ſon témoignage fait fort peu pour mon diſcours, puiſque l'avantage que j'ai d'être, me doit rendre au moins auſſi croyable que lui, qui n'eſt plus; d'ailleurs ce n'eſt pas à vous que je voudrois en impoſer.

Au reſte, je vous avouë qu'il n'y a rien de curieux dans les Lettres que Buſbek a écrite de ce pays-ci, dont

je n'aye eu une envie extrême de m'éclaircir par moy-même ; & tout ce qu'il a dit des elephans, des cigales & des fourmis, eſt admirable & vrai: mais je vous en entretiendrai une autre fois, & l'emplette que j'ai faite il y a quelque temps de deux filles d'un pays dont il fait un plaiſant détail, me fournira, avec l'hiſtoire des animaux dont il parle, la matiere de ma premiere lettre. Celle-ci eſt longue, mon ami: mais il y a huit cens lieuës entre nous

deux, la terre eſt peu ſûre pour nos correſpondances, les navires, les fregates, les galeres, les caïques, les tartanes, & les barques ne partent pas tous les jours: ainſi *major è longinquo reverentia.* Par conſequent mes lettres, quelque longues qu'elles ſoient, ne doivent jamais vous ennuyer.

Le deſtin du Roy de Suéde paroît meilleur qu'il n'a été depuis long-temps.

M. Setun, Ambaſſadeur d'Angleterre ici, m'a dit qu'il ſouhaitoit de bon cœur

entretenir avec vous une relation égale. Ce Miniſtre m'a paru fort ſenſible à la nouvelle de la mort du fils du Milord Lexington, ſon neveu & vôtre ami, que vous avez vû mourir à Madrid. Les termes dont vous vous ſervez en parlant de ce jeune Seigneur lui ont fait concevoir tant d'eſtime pour vous, qu'il ne ceſſe de me demander ſi je ſuis bien ſûr que vous m'enverrez exactement des nouvelles de France. Je vous en prie avec la derniere inſ-

rance, & suis de tout mon
cœur, mon cher L. F.

Vôtre, &c.

RE'PONSE DU P. DUC.

à une piece faite par un inconnu, qu'on lui attribuoit.

MAître Clement de Cahors en Querci
N'est le Clement qui vous met en souci.
Froid rimailleur, quand m'imputez l'Epître
Où l'on a pris le texte que voici,

Maître Clement de Cahors
en Querci,
Oncques ne fut faite sur
mon pupitre,
Et lourdement vous errez
en ceci:
Mais n'êtes pas grand Clerc
sur ce chapitre.
Trop bien je veux vous
faire celle-ci,
Afin qu'au moins puissiez
dire à bon titre
Qu'en ai fait une où l'on
debute ainsi,
Maître Clement de Cahors
en Querci.

En quelque lieu qu'il gîse
le pauvre homme,
Je le croy mal : mais fort
peu vous en chaut
Que dans ſon gîte il ait
froid, il ait chaud,
Pour ce ſouci n'en perdrez
vôtre ſomme.
Quel Clement donc vous
fait crier ſi haut ?
Bien le voyons, c'eſt le Cle-
ment de Rome,
Le vrai Clement, Vicaire
du Trés-haut.
Il a parlé, ſa Bulle vous aſ-
ſomme,
Eſtes encore étourdi de
l'aſſaut ;

Criez toûjours, cela ſoulage
en ſomme :
En pareil cas crioit bien
fort auſſi
Maître Clement de Cahors
en Querci.
Il a grand tort pourtant,
& c'eſt dommage
Qu'il ait frapé ſur vous ſi
rudement ;
Plus il n'aura le Pontife
Clement
Aprés tel coup vos vœux
ni vôtre hommage.
Si le reniez le mettriez en
cage ;
Du

Du moins faut-il impitoyablement
Contre ſon nom déployer vôtre rage,
Le tout par zele. On ſçait aſſez comment
Dans vôtre argot s'appelle cet uſage :
C'eſt ſoûtenir l'Egliſe avec courage.
Tel en ſon temps la ſoûtenoit auſſi
Maître Clement de Cahors en Querci.

Mais ce grand zele, & l'ignorez peut-être,

Grands zelateurs, eſt ſujet
à retour ;
En maint pays maintefois
à ſon maître
Zele pareil a joüé mauvais
tour ;
Il ſent par trop le ſoufre &
le ſalpêtre.
Maudit celui qui maudit
le Grand Prêtre,
C'eſt ſe jetter dans la gueule
du four.
Or quand bien même il
pourroit quelque jour
De vôtre corps quelque
phenix renaî re,
Il eſt toûjours fâcheux d'ê-

tre rouſſi,
Comme pour fait ſembla-
ble penſa l'être
Maître Clement de Cahors
en Querci.

Comme un Docteur il ci-
toit les ſaints Peres,
Et déchiroit l'Egliſe à bel-
les dents.
Vous l'imitez, dangereuſes
viperes,
Dans vos écrits aigredoux
& mordans:
N'en ſuis ſurpris, vous êtes
tous comperes,
Vrais Phariſiens, reſte de

Proteſtans,
Blancs au dehors, & tout
noirs au dedans.
On n'eſt plus dupes, & vos
mines auſteres
Ne peuvent plus nous voi-
ler vos myſteres.
Levez le maſque, & ſau-
vez-vous d'ici,
Comme le fit allant joindre
ſes freres
Maître Clement de Cahors
en Querci.

Oú nous ſauver ? Et faut-il
vous le dire ?
Droit à Geneve, on vous y

tend les bras ;
Des gens de bien là vous
pourrez médire
En liberté, Cardinaux &
Prelats,
Papes & Rois, Princes &
Potentats,
Tous passeront par vôtre
aigre satire,
Même les Saints ne s'en sau-
veront pas.
Partez sans plus, la palme
du martyre,
Saints Confesseurs à vingt-
quatre carats,
N'est pas la gloire où vôtre
cœur aspire,

Comme en ſon temps n'y
pretendoit auſſi
Maître Clement de Cahors
en Querci.

A qui parlai-je ? A gens de
vôtre clique.
Vile canaille, & l'égout du
parti,
C'eſt à vous ſeuls que va
cette replique.
Les gens d'honneur de vô-
tre République,
Loin d'approuver (bien en
ſuis averti)
De vos écrits la rage frene-
tique,

A vos fureurs donnent le
démenti.
Je parle à vous, rimailleur
apprenti,
Vuide de ſens comme de
poëtique;
Vous ſuivez mal vôtre maî-
tre en ceci,
Et ce n'eſt pas ſur ce ton
que s'explique
Maître Clement de Cahors
en Querci.

Mais à quoy bon ſur ce
propos m'étendre?
Si quelque auteur vous a
fait la leçon,

Etoit-ce à moy qu'il faloit
vous en prendre?
Vous me direz : A la ca-
dence, au ton
Nous avons crû vous voir
& vous entendre ;
Maître Clement a fondé le
ſoupçon.
Fort bien, Meſſieurs, vous
vouliez vous défen-
dre,
Et cependant j'en paye la
façon.
Or n'allez pas vous y laiſſer
ſurprendre,
Et notez bien comme j'ha-
bille ici,

Pour

Pour vous payer comptant
& vous le rendre,
Maître Clement de Cahors
en Querci.

Saints partisans de la grace
nouvelle,
Vivons en paix, je suis de
bon accord,
Et je ne veux ni noise, ni
querelle;
Il ne faut point éveiller
chat qui dort,
Quand on l'éveille il égra-
tigne ou mord.
Jusqu'à present j'ai moderé
mon zele:

Mais qui viendra m'attaquer dans mon fort
Y laiſſera quelque plume de l'aîle ;
Au premier coup crierai haro d'abord.
Je ne vous crains vous ni vôtre ſequelle,
Et m'en ſera gerant pour ce coup-ci
Maître Clement de Cahors en Querci.

Je m'imagine que tout ce qui s'appelle ceremonie dans le monde n'a rien dont le détail ſoit

ort réjoüissant, & qu'on
e peut pas disconvenir
e cette maxime d'Ho-
ace :

Segniùs irritant animos
demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis
subjecta fidelibus.
Pour loüer la beauté des
lieux,
Pour en admirer les
merveilles,
On est plûtôt pris par
les yeux,
Qu'on n'est seduit par

les oreilles.

Cependant comme il n'y a qu'une petite partie des hommes qui puisse voir ce que les autres ne peuvent apprendre que par oüi-dire, je croy que le recit de certaines ceremonies de nôtre pays, ou d'un autre, a quelque chose qui interesse le lecteur presque autant que celui qui en fait part à eu de plaisir à les voir. Cela supposé,

je vais dire deux mots de la Fête-Dieu, & des ceremonies extraordinaires que ce jour-là l'uſage autoriſe en certains pays. J'en parlerai, comme je parlerai chaque mois des jours que quelques nouveautez diſtinguent à nôtre égard chez les differentes nations de l'Europe.

La Fête-Dieu, ou plûtôt la Fête du S. Sacrement, fut inſtituée, ſelon la plus

veritable & la plus commune opinion, ſous le Pontificat d'Urbain IV. l'an 1264. comme il paroît par une Bulle dattée d'Orviette le huitiéme jour de Septembre 1264. qui ſe trouve dans le Corps du Droit Canon, & dans le grand Bulliaire de Cherubin.

C'eſt un jour ſolemnel chez tous les Chrétiens. Les ruës jonchées de fleurs, l'exterieur des maiſons paré des plus belles tapiſſeries qui les meublent, les repoſoirs, l'allegreſſe des peu-

ples, les chants & les ornemens de l'Eglise, les processions, & la délivrance des prisonniers, en font en France un jour de pieté, de splendeur & d'indulgence.

Mais il y a en Flandre, en Italie, en Espagne & en Portugal bien plus de ceremonies encore qu'en France. Ces quatre nations font dans ce grand jour à peu prés le même étalage. Les Espagnols & les Portugais sur tout, sont ceux dont le ceremonial est le plus ma-

gnifique. La deſcription de la Proceſſion de la Fête-Dieu à Liſbonne reſſemble tellement à celle de Madrid, à l'exception de quelques bannieres de Saints qu'on porte à l'une, & qu'on ne porte pas à l'autre, que je vais, pour abreger le détail de ces ceremonies, ne repreſenter en peu de mots ces deux Proceſſions que ſous le portrait de celle qui ſe fait à Madrid.

Les ruës où le S. Sacrement doit paſſer ſont ſablées, & ſemées de fleurs

odoriferantes, les maiſons ſont tapiſſées, & les balcons parez de tapis de Turquie, de Perſe & des Indes. Toutes les jalouſies ſont levées, & les Dames Eſpagnoles font le plus bel ornement de leurs balcons. Par tout où la Proceſſion paſſe on eſt à couvert de l'ardeur du ſoleil, par la precaution que l'on a de tendre ſur les ruës, à la hauteur des maiſons, de grandes toiles comme celles qu'on voit en France au deſſus des repoſoirs. La place du Palais

eſt parée des plus riches tapiſſeries de la Couronne. Le Roy d'Eſpagne ſort à dix heures du matin de ſon Palais, il va joindre la Proceſſion à l'Egliſe de ſainte Marie, il la ſuit à pied juſqu'à une heure aprés midi, ou plûtôt il ne la quitte que lors qu'elle eſt rentrée à l'Egliſe où il l'a jointe. Tous les Prelats qui ſont à Madrid, tous les Grands d'Eſpagne, les Officiers de la Couronne, & les Miniſtres Catholiques étrangers l'accompagnent. Le peuple le

ſuit en foule, en criant : *Alabado ſea el ſantiſſimo, alabado ſea Dios, viva el Rey, viva, viva. Dieu ſoit loüé, vive le Rov, vive le Roy.*

Voici l'ordre de la Proceſſion.

Au milieu d'une centaine de bannieres qui repreſentent differens Saints, on voit une douzaine d'hommes enfermez dans de grandes machines de carton, hautes comme nos premiers étages. Ces machines ſont des images des Geans, des Sarraſins, des

Juifs & des Mores qui jadis s'emparerent de l'Eſpagne. L'expoſition de ces figures eſt une eſpece d'amende honorable, qui ſe renouvelle tous les ans, pour honorer la memoire de Ferdinand d'Arragon & d'Iſabelle de Caſtille, qui exterminerent & chaſſerent tous les Juifs & les Mores, dont ces Royaumes étoient remplis. On porte de même des images de nains & de monſtres ; & l'on fait, à ce qu'on m'a dit, ſur les figures alluſion à

l'hereſie & à l'idolâtrie, qui n'ont point d'accés en Eſpagne. Le fameux dragon que ſainte Thereſe étrangla dans la forêt de Terragonne, paroît enſuite ſur une grande machine de bois, portée par huit hommes. La Sainte eſt à genoux ſur ce móſtre. Ce triomphe eſt ſuivi de deux ou trois bandes de danſeurs, vêtus à peu près comme nos coureurs. Ils ont à leurs mains des caſtagnettes, ou des tambours de baſque, des raquettes, ou des plaques

de fer, dont ils tirent avec beaucoup d'adreſſe des ſons qui les font danſer en cadence. Ils s'arrêtent ordinairement aux portes de chaque Palais, d'où on leur jette par les fenêtres quelques pieces d'argent pour les faire danſer. Ces petits amuſemens ne laiſſent pas d'interrompre quelquefois l'ordre de la Proceſſion. Cependant toutes les Communautez des arts & métiers marchent deux à deux, chacun tenant un cierge & un bouquet à la main. Alors

les trompettes & les haut-bois à la tête du Clergé, composé de tous les Prêtres & de tous les Religieux qui ſont à Madrid, entonnent des airs auſquels répond plus loin une troupe de gens comme eux. Les chants de l'Egliſe ſe mêlent avec pieté au ſon des inſtrumens. Il y a entre chaque Communauté une bande de danſeurs, qu'on dit être une figure des anciens Iſraëlites qui danſoient autour de l'arche, comme ceux-ci danſent autour des reliques

du Patron de la Communauté qu'ils suivent. Cette Procession est composée de plus de quatre mille personnes, qui vont pendant trois grandes heures de reposoirs en reposoirs. Le Roy est avec toute sa Cour directement à la suite du Saint Sacrement.

Supplement aux nouvelles.

On écrit de Hambourg que les dernieres lettres de Copenhague portoient que l'armée du Roy de Dannemark

marck ſe monte à trente mille hommes, qu'aprés les obſeques de la Reine ſa Mere, il eſt revenu de Roſſchild à Copenhague. Cette Princeſſe étoit Fille de Guillaume VI. Langrave de Heſſe-Caſſel, elle étoit née le 27. Avril 1650. elle épouſa le 15. Juin 1667. Chreſtien V. Roy de Dannemarck, dont elle a eu ſept Enfans, deſquels quatre ſont morts. Les trois autres ſont Frederic IV. à preſent regnant, né le 11. Octobre 1671. Sophie Ed-

vvige née le 28. Août 1677. Charles né le 25. Octobre 1680. On dit qu'il y a eu un combat en Finlande, où les Moſcovites ont eu l'avantage ; d'autres aſſûrent que le Czar à la tête de 50. mille hommes fait le tour de la mer de Bothnie, pour s'avancer dans la Suede malgré la longueur du chemin, & la difficulté des paſſages : enfin le bruit court qu'il y a eu un combat naval entre les Suedois & les Danois, & que les Danois ont été battus : mais

on n'ajoûte pas beaucoup de foy à toutes ces nouvelles.

On mande de Vienne du 13. May que les Comtes de Goës & de Seilern, Plenipotentiaires de l'Empereur, ſont partis le 6. pour ſe rendre à Bade en Suiſſe. La priſon de l'Hoſpodar de Valaquie, qu'on a arrêté avec ſes trois fils, ſans qu'on en ſçache la cauſe, fait raiſonner bien du monde. L'Hiſtoire de la victoire du Bacha de Bagdad n'eſt pas veritable : mais il eſt vray

qu'il a été battu par les Bachas de Damas & d'Alep.

De Madrid le 15. May.

Le vieux Alcade Hali qui commandoit depuis quinze ans les siege de Ceuta est enfin mort. Un des Fils du Roy de Maroc a pris sa place, son audace, & plus de 20. mille hommes d'augmentation qu'il a reçûs, font apprehender qu'il ne tienne à son pere la parole qu'il lui a donnée de prendre cette place en quinze jours. Ces menaces ont dé-

terminé la Cour à envoyer en Andalousie, avec un renfort considerable de troupes, une grosse quantité de toutes sortes de provisions, pour les faire passer à Ceuta. Il y a quelque temps qu'on n'a reçû ici aucune nouvelle considerable du camp devant Barcelonne. On mande seulement que le Brigadier Don Geronimo de Solis est sorti de Tarragone avec un gros détachement pour en joindre un plus fort à Villefranche de Panades, &

aller attaquer un corps de rebelles, qui s'eſt retranché au pont d'Armentera ſur le Cayano.

De Rome le 5. May. Les differens entre les Genois & cette Cour à l'occaſion des cenſures publiées contre le Pere Granelli, Religieux de l'Ordre de S. François, ne paroiſſent point encore en termes d'accommodement. Le Roi de Sicile ne veut rien relâcher de ſes droits à cette Cour. L'audiance que le Cardinal Aquaviva eut du

Pape le 25. Avril ſur les differens que la Cour de Madrid a avec celle-ci, paroît n'être d'aucune utilité, ni pour l'un ni pour l'autre. Le mariage du Prince de Paleſtrin Barbarin avec la Fille de la Princeſſe de Piombino a été conclu; c'eſt le Cardinal Ottoboni qui en a fait la demande au nom du Prince.

De Paris. Le 27. de ce mois M. Buys & M. de Goſlinga, Ambaſſadeurs extraordinaires de Hollande, firent leur entrée publique

en cette ville, ſuivis d'un cortege des plus magnifiques. Les 2. Secretaires de l'ambaſſade étoient dans le 2. caroſſe de M. Buys. Les 4. Gentilshommes de l'Ambaſſadeur dans le caroſſe de Madame. Les 2. ſous Secretaires de l'ambaſſade dans le 3. caroſſe de M. de Goſlinga. Dans le 3. caroſſe de M. Buys étoit M. ſon fils, avec les 2. Aumôniers de l'ãbaſſade. La ſuite de MM. les Ambaſſadeurs étoit cõpoſée de 8. Pages, 2. Ecuyers, & 15. caroſſes à ſix chevaux, de pluſieurs Gentilshommes, de 2. Suiſſes à cheval, & de 36. Valets de pied, tous richement habillez.

FIN.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

F. 128

8°
L